

# Le Samedi

VOL. III. - NO. 41

MONTREAL, 19 MARS 1892

PAR ANNEE. \$2.50.  
LE NUMERO 5 CTS.

LES JOLIES PRISONNIERES



«QUELLES SONT DONC HEUREUSES, CELLES QUI NE VONT PLUS AU COUVENT!»

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 19 MARS 1892.



Les plaisirs de la pensée sont des remèdes  
contre les blessures du cœur.

Le *nec plus ultra* dans l'art d'annoncer : "Œufs  
frais pondus sur commande."

La grippe court en ce moment ; mais elle ne  
court pas trop fort, puisque tout le monde  
l'attrape.

Une pièce de poésie a beau être mauvaise, elle  
a toujours un bon côté... le côté du papier qui  
n'est pas écrit.

—Madame, voulez-vous m'accepter pour  
époux ? disait un tramp pour exprimer sa recon-  
naissance à la dame qui l'avait fait dîner.

—Ma femme est tellement bonne et indul-  
gente, disait un mari naïf, que, même lorsqu'elle  
parle mal de son prochain, elle n'en croit pas le  
premier mot.

Malgré toutes les inventions modernes, il est  
une industrie où le travail manuel ne saurait  
être remplacé par les machines : *Vider la poche  
de son voisin.*

Rien d'étonnant que tout le monde ait la  
grippe ces jours-ci. On ne peut pas mettre les  
pieds dans la rue qu'on ne s'aperçoive qu'il y a  
un froid entre les conservateurs et les libéraux.

Un professeur a le malheur de loucher. L'autre  
jour, à la classe, il apostrophe ainsi : "L'élève  
que je regarde aura la bonté de venir se mettre  
à genoux ici." Tous les élèves de la classe obéis-  
sent immédiatement au commandement, chacun  
se croyant désigné.

Dans certains districts de l'Australie, les mous-  
tiques sont tellement abondantes qu'ils ne sont  
pas capables de se loger toutes ensembles sur les  
nouveaux venus. De sorte que, ils font comme  
les clients dans une boutique de barbier, ils  
attendent leur tour.

## PAS FERME SUR SES JAMBES

Un habitant achète un cheval à petite muni de  
sa peau et de ses os.

Chemin faisant, il entre dans un auberge et  
demande à un gamin d'avoir soin du quadrupède  
pendant son absence. Sur ces entrefaites, la bête,  
qui n'en peut plus, s'affaisse sur le sol.

Lorsque l'habitant sort, le gamin lui crie :  
"Hé, le bourgeois, ta vilaine bête est tombée."

—Gamin, va, chenapan de petit gueux, répond-  
il, elle ne serait pas tombée si tu ne l'avais pas  
poussée.

## LES EMPLOIS PUBLICS

—Quel est ce jeune homme qui était ici hier  
au soir ?

—Mais, papa, c'est mon futur mari.

—Hein ! ton futur mari ? mais c'est la pre-  
mière fois que je le vois ! Que fait-il donc ?

—Ce qu'il fait ? quelle drôle de question ! mais  
il ne fait rien du tout, c'est un monsieur. Il est  
dans le service civil.

## CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS

*Madame Crèvefaim.*—Est-ce que je puis faire  
emprisonner mon mari pour m'avoir frappé à la  
figure ?

*Le magistrat.*—Certainement ; cela constitue  
une accusation d'assaut et de voie de faits.

*Madame Crèvefaim.*—C'est bien ; je viendrai  
faire ma déclaration dans un mois.

*Le magistrat.*—Pourquoi pas tout de suite ?

*Madame Crèvefaim.*—C'est que, voyez-vous,  
quand il m'a battue, je l'ai frappé à la tête avec  
une barre de fer, et il est maintenant à l'hôpital.  
Les médecins disent qu'il ne pourra pas en sortir  
avant un mois.

## LA PREUVE

*Lui.*—Je devais être gris, quand je suis re-  
venu hier soir.

*Elle.*—Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

*Lui.*—La dernière chose que je me rappelle,  
c'est que je m'étais promis de ne pas retourner à  
la maison ; et la première chose que je constate  
ce matin, c'est que j'y suis tout de même.

LE DANGER DE CHERCHER DES  
APPROBATEURS

Il n'est pas toujours bon de demander à son  
voisin ce qu'il pense de nous. Il en résulte par-  
fois des désagréments pour tous deux.

Deux amis, orateurs popu-  
laires assez réussis, s'entrete-  
naient un jour de la manière  
de préparer un discours.

—La plus grande difficulté  
pour moi, dit l'un, c'est l'exorde  
et la péroraison. Tu as entendu  
mon grand discours à l'occasion  
de la présentation des candidats  
pour le comté de... Eh bien !  
sans me flatter, je crois que mon  
exorde et ma péroraison étaient  
assez bien tapés. Dis-moi fran-  
chement ce que tu en penses ?

—Je pense, répondit l'autre,  
qu'en effet, ton exorde et ta pé-  
roraison étaient faits de main  
de maître. Quel dommage qu'ils  
fussent si éloignés l'un de  
l'autre !

## UNE CAUSE SURE

*Le client.*—Qu'est-ce qui vous  
pousse à dire avec autant de  
certitude que vous réussirez à  
faire casser le testament ?

*L'avocat (tout bas).*—C'est  
moi qui l'ai rédigé pour lui.

## MOTS D'ENFANTS

*Lui (fiancé).*—J'ai un terrible mal de dents,  
ce soir. Souffrez-vous, parfois, des dents ?

*Elle (rougissant).*—Moi, non, jamais.

*Le petit frère.*—Je pense bien ! Quand elles  
sont pour lui faire mal, elle les ôtent.

*Le professeur.*—Eh bien ! Gustave, combien y  
a-t-il de jours dans une semaine ?

*Gustave.*—Huit, monsieur.

*Le professeur.*—Huit ! huit ! Comment cela ?  
*Gustave.*—Papa a une horloge de huit jours,  
et il la monte tous les dimanches soirs.

*Fernand (au fiancé de sa sœur).*—Savez-vous  
nager, monsieur Cuiller ?

*Clara (vivement).*—Monte vite, toi, tu fatigues  
tout le monde.

*M. Cuiller.*—Eh ! non, Clara, il ne me fatigue  
pas. Je suis bien peiné, Fernand, mais je ne sais  
pas nager.

*Fernand.*—Bien, vous feriez bien mieux d'ap-  
prendre, car j'ai entendu dire à Clara, qu'elle  
était pour vous jeter par-dessus bord.

## L'ART DE FAIRE SES COMPTES

*M. Leriche.*—Pourquoi toutes ces questions  
sur ce que mangent vos patients ? Cela vous aide-  
t-il à trouver leur maladie ?

*Le médecin.*—Non ; seulement ça me permet  
de voir s'ils ont les moyens d'avoir une bonne  
table et si je puis faire mes charges en consé-  
quence.

## ÇA DOIT ÊTRE CELA

*Jean Finemouche.*—Peux-tu me dire pourquoi  
un ivrogne n'aime pas à boire son vin le dos  
appuyé contre une fenêtre ?

*Simon Grosel.*—Ma foi ; je n'ai jamais remar-  
qué !

*Jean Finemouche.*—Nigaud, c'est bien simple :  
c'est parce qu'il ne veut pas boire les reins sur  
du verre (*les rinçures du verre*).

## QUESTION D'ÉCONOMIE

*Madame Boileau.*—J'ai appris que les trois  
enfants de madame Sanslesous ont la grippe ;  
est-ce vrai ?

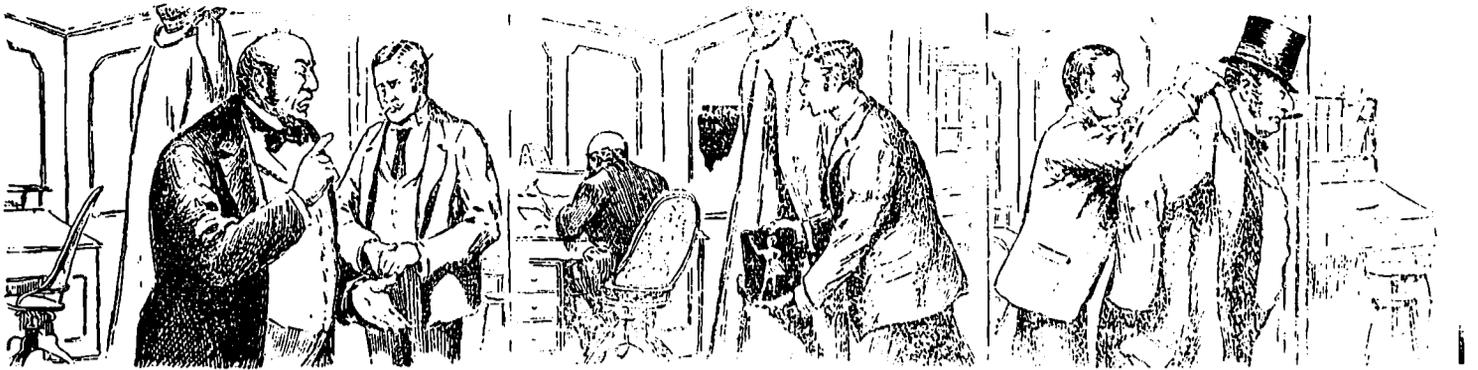
*Madame Rouleau.*—Oui, ma chère, c'est vrai.  
Ils sont tellement pauvres qu'ils sont obligés  
d'économiser sur les visites du médecin. Alors  
les enfants ont dû être malades en même temps.

## FOI DANS SON ART



*Madame Alarmée.*—Je vois mon mari si malade que j'ai décidé de  
faire venir un autre médecin en consultation. Ça ne vous offensera pas ?  
*Le médecin.*—Pas du tout. Voyez-vous, il est si malade, qu'un autre  
médecin ne peut pas l'empirer.

VENGEANCE D'UN COMMIS



I  
Samedi 10 heures a. m. — "Jeune homme, après aujourd'hui, je n'aurai plus besoin de vos services."

II  
Onze heures a. m. — "Vieux juif, je me vengerai bien, allez !"

III  
Une heure après-midi. — "Je sors pour le reste de la journée; aidez-moi donc à mettre mon paletot."



IV  
Trois heures du matin. — "C'est moi, (hic) m'chère; ché fini de balancer (hic) les livres."



V  
Dimanche matin 8 heures. — "Ciel, que vois-je ! le misérable !"



VI  
Dix heures. — "!!! !!! !!!"

DÉFINITIONS DU RIRE

Le tribut que la gaieté paie à l'esprit.  
 Le roulement sublime du tonnerre qui succède à l'éclair de l'esprit.  
 Le signe extérieur du contentement intérieur.  
 L'expression physique d'une agréable émotion mentale.  
 Un contre-poison pour la mélancolie.  
 De même que la concision est l'âme de l'esprit, de même le rire est l'âme de l'expression.  
 Le rire, dit-on, fait engraisser.  
 Il est, dans tous les cas, le bienvenu à table et un assaisonnement des plus raffinés.  
 C'est la musique des gens heureux, le croassement des dédaigneux et la plainte des maniaques.  
 C'est le signe visible à l'extérieur d'un petit chatouillement intérieur invisible.  
 C'est l'ébullition naturelle d'un cœur joyeux.  
 Une musique enivrante sur la harpe de la gaieté, produite par le toucher d'un bel esprit.  
 Le "volapuc" de la gaieté et de la bonne humeur.  
 Un indice de caractère dont le ton révèle la qualité.  
 Un rapport favorable du département de l'intérieur.  
 Une médecine que la nature fournit à l'esprit.  
 C'est un tonique des plus agréables, lorsqu'il est servi à petites doses. Pris avec excès, il paralyse et dégrade nos facultés.  
 Une détente temporaire de la gravité.  
 Le seul médecin de famille qui nous soulage dans nos misères, opère souvent des cures instantanées et ne vous envoie pas de mémoires de frais.  
 La baguette de la gaieté, mais le dard du ridicule.  
 Un ange, échappé du ciel, pour nous égayer ici-bas et nous rendre la vie moins monotone.

Un contre poison céleste contre les ennuis de ce monde.  
 Le couronnement de la santé et un remède souverain pour la digestion.  
 Ce que toute femme, qui a des dents d'ivoire, aime à déployer.  
 Un tonique, que la nature nous donne pour nos indispositions mentales.  
 Le meilleur docteur et le médicament le moins coûteux.  
 Une étincelle, échappée du flambeau de la vie.  
 Un jet de la fontaine de la gaieté.  
 Un rayonnement du cœur.  
 La soupape du plaisir, le poignard de la dérision et la moquerie du désespoir.  
 L'huile qui fait brûler la lampe de la vie d'un éclat vif et brillant.  
 L'explosion produite par une étincelle de l'esprit.

AYEZ DE L'APLOMB.

Un prédicateur célèbre entre un soir au théâtre. Quelqu'un lui touche à l'épaule et lui dit d'une voix pleine d'émotion et d'étonnement.  
 — Oh ! monsieur le prédicateur, que diraient vos ouailles, si je leur disais que je vous ai vu entrer dans ce lieu de perdition ?  
 Le prédicateur se retourne et sans se troubler le moins du monde, lui répond :  
 — Inutile, mon brave, de vous déranger. Mes chères ouailles vous traiteraient de menteur.

LA FORÊT PARISIENNE

Paris est la ville du monde qui compte le plus d'arbres : il y en a exactement, rien que sur les places, le long des quais, des rues et des boulevards, 58,564.  
 Les quais, rues, avenues, boulevards, places, formant ce qu'on nomme la surface non bâtie, représenteraient, mis bout à bout, une longueur de 950 kilomètres : plus du quart de cette surface est planté.  
 Quant aux parcs et jardins, y compris les cimetières, ils possèdent 299,000 arbustes et 22,000 arbres. Donc, en tout, plus de 409,000 pieds, dans ce qu'on peut appeler la forêt parisienne. Combien de bois, en ce monde, ne pourraient en dire autant !  
 Les essences les plus nombreuses sont : les platanes, les maronniers, les érables, les acacias, les vernis du Japon, les paulownias, les tilleuls et les sycomores.

LEÇON DE PHYSIQUE



Bouleau. — Comment se fait-il que si je me mets la tête en bas, le sang y descend tout de suite, tandis qu'il ne descend pas du tout dans les pieds ?  
 En chœur. — Parce que tu n'as pas les pieds vides.

LES LENTEURS DU RESTAURANT

Le voyageur. — J'ai demandé des côtelettes d'agneau, celles-ci sont de mouton.  
 Le garçon. — Oh ! c'est que le cuisinier est lent ! Les côtelettes ont eu le temps de vieillir.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Isaac (donnant l'anneau des fiançailles). — Et maintenant, ma bien-aimée, nous sommes fiancés !  
 Rebecca. — Attendez ! Pas avant que papa n'ait examiné la bague.

COMMENT LES JEUNES MARIÉS  
SE TRAHISSENT

Il ne se passent guère de semaine, me dit un jour, un conducteur de chemin de fer, que je ne sois témoin des aventures de quelques nouveaux couples partant en lune de miel. Je ne puis dire au juste à quel signe je les reconnais, mais pour moi, c'est chose aussi facile que s'ils étaient marqués au front d'un fer rouge. Il y a chez eux, je ne sais quoi, qui les fait deviner de suite par un œil exercé. J'avoue franchement qu'il m'arrive de me tromper quelquefois, mais c'est chose rare, et la première impression est généralement la plus correcte, bien que les apparences soient contraires. Nous avons surtout un petit truc, qui ne manque jamais de produire son effet et quand nous avons affaire à des malins.

La semaine dernière, par exemple, un jeune couple prenait le train du Grand Tronc, en destination de New York. Ils prirent leur siège le plus naturellement du monde, comme si c'eût été une affaire de tous les jours. Rien, dans leurs manières, n'indiquaient des nouveaux mariés. A tout prendre, ils pouvaient passer pour frère et sœur ou, au pis aller, pour des gens mariés depuis longtemps. Je n'étais pas convaincu, cependant, j'avais des doutes, un pressentiment quelconque. Je me rendis donc auprès du petit vendeur de journaux et lui dit :

— Jack, voilà des gens qui m'intriguent. En avant les grands remèdes, prends vite tes échantillons.

Le garçon, malin comme tout, saute sur sa brassée de livres et entre dans le char. Il offre sa marchandise aux voyageurs, et arrive en face de mes gens. Il fait choix de deux petits livres et les leur présente, en ajoutant, de manière à être entendu des autres : « Des livres excellents, monsieur, et très utiles ; des conseils précieux sur la manière de tenir maison à l'usage des nouveaux mariés. »

## On ne peut filer de la laine et le parfait amour



I

— Comme la nature est belle, n'est-ce pas ?

C'en était trop, le truc avait produit son effet. Une rougeur adorable couvrait déjà le frais visage de la jeune femme ; le jeune homme se troubla et c'est à peine s'il pût balbutier un faible « merci, nous n'en avons pas besoin. » Puis ils se regardèrent d'un air confus et embêté.

J'envisageai le jeune homme bien en face, les yeux dans les yeux, et lui fis un petit signe amical, comme pour lui dire : « Inutile de vous cacher, nous connaissons ce truc-là. »

Tout s'était passé en un clin d'œil, mais je savais maintenant à quoi m'en tenir, j'avais découvert le pot aux roses.

J'ai encore en réserve plusieurs autres moyens pour découvrir ceux qui veulent se cacher et ils sont aussi infaillibles les uns que les autres.

La vilaine habitude de jeter du ris sur les personnes qui partent pour leur tournée de noces, est très incommode. Il en reste toujours un peu sur les habits, sur les coiffures et dans les cheveux.

— Pourquoi, nous autres, pauvres petits employés, prenons-nous tant de peine à ces choses-là ? La raison est toute simple, cela nous rapporte quelque profit.

Ces jeunes amoureux, lorsqu'ils savent qu'ils sont découverts, manquent bien rarement de nous donner une assez bonne gratification ne fût-ce que pour conjurer le sort et s'attirer une bonne chance.

## UN MENU D'ANTHROPOPHAGE.

Le Docteur Lumhobz, célèbre naturaliste Norvégien, vient de publier un livre,

qui fait beaucoup de bruit. Il a pour titre « Chez les Cannibales. »

Le docteur est un connaisseur dans l'art culinaire des anthropophages, et il en donne des aperçus assez piquants. Les naturels de l'archipel australasien, dit-il, massacrent leurs enfants pour satisfaire leurs apt goûts dépravés. La chair humaine est pour eux la viande la plus succulente, mais pas celle des blancs : ils prétendent que cette chair a un goût nauséabond et salé. La chair qu'ils aiment, c'est celle du nègre ou du chinois. Ils préfèrent la chair de nègre, mais faute de mieux la chair d'un chinois leur fait un plat assez présentable. La chair de nègre, d'après eux, a un goût plus délicat, parce qu'ils se nourrissent principalement de végétaux et qu'ils ne mangent pas de sel ; mais un chinois gras, bien nourri au riz, n'est pas à dédaigner.

Le docteur est d'opinion que si les aborigènes de Queensland pouvaient suivre leurs penchants naturels, la question chinoise serait bien vite réglée et ne serait plus un sujet d'embarras pour le Bureau Colonial. A moins d'être gardés par une police spéciale, les chinois auraient bien vite disparu. Il prétend que dans ses voyages dans le nord et l'est de l'Australie, les noirs qui lui servaient d'escorte, ne cherchaient pas à déguiser leurs penchants pour la chair humaine. Rien qu'à en entendre parler, leurs yeux lançaient des éclairs. Interrogés sur la partie du corps humain qu'ils aimaient de préférence, ils répondaient invariablement : La chair des côtes : Quant à la tête, ils n'y touchent pas. Lumhobz affirme qu'on a tort de croire que ces cannibales ont la mine plus féroce que les autres sauvages. Beaucoup au contraire, ont une apparence douce et paisible.

Les femmes, comme les hommes, prennent part à ces festins de cannibales.



II

— Ça, c'est heureux, des petits oiseaux !



III

— Oh ! Trompée de peloton !... Il étouffe

LA MANIE DES PLUMES



Madame Martinet. — C'est vrai que nous n'aurons plus de lit de plumes ? mais en revanche tu pourras te vanter d'avoir une femme chic.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Champoireau change un billet de cent francs en pièces de vingt sous. Il compte jusqu'à soixante dix.

— Puisque c'est juste jusqu'ici, fait-il, pas besoin d'aller plus loin !

A la mairie :

L'officier municipal lit les formules sacramentelles de la loi à un jeune couple qui vient s'unir.

— ... La femme doit suivre son mari partout, dit le maire.

— Oh ? Monsieur, je vous en prie, interrompt la jeune mariée, changez-moi ça... Mon mari est facteur rural...

A la chambrée :

— Sergent, c'est y vrai qu'avec le nouveau fusil (à poudre sans fumée) il n'y aura plus de gloire militaire ?

— Pourquoi cela ?

— Puisqu'on dit que la gloire, c'est de la fumée...

Le sergent, après avoir réfléchi :

— Il y aura toujours de la gloire militaire... seulement elle ne fumera plus !!!

A la police correctionnelle :

Les témoins défilent devant le président, homme particulièrement distrait. Arrive un témoin.

— Votre profession ?

— Caissier.

— Levez le pied ! fait le président.

Calino homme de sciences :

On parle devant lui d'un ami qui a huit frères.

— Huit frères ! s'écrie-t-il ; alors s'il a huit frères, chacun de ses frères a huit frères aussi... et ça ferait 64 ! C'est impossible !

Entre amis, sur le boulevard Béranger :

— On dirait que t'as un œuf au beurre noir ?

— T'exagères... A la margarine, tout au plus.

Mlle N... était allée ces jours derniers voir une de ses amies dont le bébé lui fait différentes questions :

— Qu'est-ce qu'un parricide ?

— Celui qui tue son père.

— Et un régicide ?

Après un instant de réflexion, la charmante jeune fille répond :

— Celui qui tue un employé de la régie.

Chez la concierge :

— Monsieur Durand est il chez lui ?

— Non, Monsieur, il est parti de puis huit jours.

— Et savez-vous où il est ?

— Oui Monsieur, au cimetière.

Le docteur. — Comment, vous m'écrivez que vous êtes atteint de la petite vérole, et vous avez tout simplement la dysenterie !

Le malade. — Je vais vous dire, docteur. J'ai mis petite vérole, parce que je ne sais pas exactement comment s'écrit dysenterie.

Lycée de jeunes filles.

Mademoiselle, pourquoi finit-on toujours les comédies par un mariage ?

— Parce qu'à ce moment c'est la tragédie qui commence.

Petit dialogue de ménage,

le soir, au coin du feu :

Le mari. — Chère amie, que veux-tu que je te donne pour ta fête ?

La femme. — Je n'en sais rien, mon ami, ce que tu voudras.

Le mari. — Eh bien, je te donne... un an pour réfléchir.

Spirituelle leçon de politesse :

Une jeune et jolie acheteuse à un marchand galant :

— Combien le mètre de cette étoffe ?

— Un baiser.

— C'est pour rien. J'en prends dix mètres, ma bonne va vous payer.

Dans une bourgade, au café :

— Eh bien ! garçon, voilà plus d'une heure que je vous demande des allumettes ?

— Ah ! oui, je vous vois venir, vous ! c'est encore pour les brûler !

A un repas de chasse :

Un chasseur croque une truffe au beau milieu de laquelle il trouve un morceau de grenaille de plomb.

— C'est vraiment curieux, ces filous de fournisseurs, les voilà maintenant qui mettent du plomb à l'intérieur de leurs truffes pour en augmenter le poids.

— Pardon, monsieur, répondit le domestique du marquis de Calino, c'est plutôt le chasseur en tirant le faisán.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il aura traversé la truffe !...

Un ivrogne regarde un chien muselé qui cherche à se rafraîchir à une fontaine Wallace.

L'ivrogne. — La muselière, ça les empêche de boire de l'eau ! Et on les plaint !

Ce que peut le spleen sur les natures les mieux trempées !

Un chirurgien-major, d'une voix lamentable, à un de ses confrères :

— Tout m'ennuie... Je n'ai même plus de plaisir à couper une jambe !

Un passant à un petit pâtissier auprès duquel il chemine dans la rue :

— Tu dois manger souvent des gâteaux ?

— En manger... Oh ! jamais, on me gronderait, je les lèche seulement.

Marie, l'aînée, est malade... et c'est sa sœur Jeanne, âgée de dix ans, qui la soigne.

— Jeanne est bien gentille, dit la malade à son père... elle m'a payé un gâteau de sa petite bourse.

Et le père, pour récompenser Jeanne, lui fait cadeau d'une petite pièce blanche.

Ce que voyant, Clémence, la toute petite, s'approche du lit et dit tout bas à Marie :

— Moi aussi, je t'achèterai un gâteau.

Dans un restaurant :

— Garçon, ma note.

— La voici, Monsieur.

Le client la parcourt des yeux, fronce le sourcil et s'écrie :

— Il y a une erreur !

— Laquelle ?

— Monstrueuse, mon cher, vous avez écrit côtelette avec un seul t.

— Erreur n'est pas compte, Monsieur, donnez que je corrige.

Et prenant la note des mains du client, il ajoute :

— Et un thé... 80 centimes !

Deux Gavroches stationnent devant le Palais-Bourbon :

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'un d'eux en désignant le monument.

— Ça, c'est une maison hantée ; elle est pleine d'esprit frappeurs.

LE LIVRE L'A DIT



Monsieur Richard. — Ce pudding n'est pas mangeable.

Madame Richard. — Tu fais erreur, cher. J'ai suivi la recette en tous points ; et le livre de cuisine dit que c'est délicieux.

## LES PROGRÈS DE LA PHOTOGRAPHIE



I

Rampart qui vient d'acheter un appareil photographique a invité la famille du voisin à poser.



II

On a trouvé l'épreuve étonnante pour un premier essai.

## QUESTION DE CASTE

(Du correspondant parisien du SAMEDI)

▲ MON AMI ET CONFRÈRE, M. GEORGE BAUMGARTEN

« Un homme à la mer ! » Ce cri sinistre, auquel le cœur du marin le plus endurci ne cesse jamais de tressaillir, vient de retentir à bord du transatlantique...

C'est Miss Kitty, la petite fille de Lord Leslie, qui, ayant grimpé sur le bastingage, s'est penchée, a perdu l'équilibre et est tombée...

Et, aussitôt, on stoppe : un canot va être mis à la mer. — Mais, devant la promptitude (pourtant si grande !) des manœuvres, un homme s'est jeté dans les flots — au secours. Et cet homme était un chauffeur du bord...

Or, sait-on quelle est l'existence d'un chauffeur à bord ? celle du mineur sur terre, et c'est tout dire ! Son travail est un des plus dangereux, des plus malsains, des plus tristes qui soient au monde. — Travail dangereux, car, à la moindre voie d'eau, au premier commencement d'incendie, il est sûrement noyé, brûlé. — Travail malsain, car il ne connaît jamais d'autre lumière que celle des lampes. Il n'est pas jusqu'à l'air qu'il respire, qui ne soit artificiel et combien ménagé encore ! De sorte que, s'il n'est pas tué par quelque accident, il n'en meurt point moins toujours jeune, le sang brûlé, la santé perdue. — Travail triste enfin, car le chauffeur n'a pas pour lui, comme le matelot, la sympathie, l'admiration des passagers, qui s'intéressent toujours plus ou moins aux hardies manœuvres de la mâture. Il est presque inconnu des passagers à qui son aspect sombre de travailleur du charbon paraît contraster — bien malheureusement — avec la tenue pittoresque et gaie des marins d'Opéra-Comique...

Et c'est pourtant un de ces hommes, qui venait de risquer sa vie pour une enfant dont le séparait à jamais l'abîme des conventions sociales...

Aussi quand, remonté à bord avec Miss Kitty — encore plus aristocratiquement blanche dans

sa pâleur d'évanouie, — le chauffeur présenta — dans ses mains calleuses et noires — l'enfant à son père, le noble lord dans son inquiète sollicitude ne put que murmurer, la voix étouffée par l'émotion : « Oh, pourvu que ce rustrer ne l'ait pas trop brutalisée ! »

JULES BONGRAND,

Paris, France.

## LA PRÉSENTE COMPAGNIE EXCEPTÉE

Un mariage à l'horizon est le résultat d'une réponse assez piquante, faite dernièrement par une jeune fille, aussi renommée pour la finesse de ses réparties spirituelles que pour sa beauté et ses charmes personnels.

Quoique jeune encore, elle a refusé les avances de bon nombre de jeunes gens des mieux placés, et l'on chuchotait tout bas que son petit cœur était épris du seul de ses adorateurs qui n'avait pas encore osé déclarer sa passion.

Quoiqu'il en soit, nos deux jeunes gens se rencontrent un soir dans un grand bal, et causent à l'écart pendant l'intermède du souper.

A propos d'une remarque, tombée des lèvres de la jeune fille, le jeune homme lui demande, sous forme de badinage, s'il est vrai qu'elle a refusé la main de tous les jeunes gens de son monde. Elle rougit un moment, puis relevant vivement la tête, les yeux dans les yeux, elle lui répond à brûle-pourpoint.

— Oui, tous ! mais la présente compagnie exceptée.

Inutile d'ajouter que le tête-à-tête se prolongea et que ce ne fut que longtemps après que nos jeunes amoureux rejoignirent les autres danseurs. Ils étaient fiancés.

Un indiscret a tout entendu, un des évincés. Il s'en venge, en racontant la chose à ses intimes.

## L'ANGLAIS LE PLUS RICHE

La fortune du duc de Westminster, d'après un rapport sur les personnes les plus riches du monde, se chiffre à \$80,000,000. Ses revenus sont de \$4,000,000 par an.

Bateman, dans sa nomenclature des grands propriétaires de biens fonds, dit que le duc est le sujet le plus riche de Sa Majesté la Reine Victoria.

## DE MAL EN PIS

*Le patient.* — Docteur, je ne puis pas vous payer ce compte ; il est exorbitant ; d'autant plus que je ne suis pas mieux maintenant qu'auparavant.

*Le médecin.* — C'est que vous n'avez pas suivi mes conseils.

*Le patient.* — Alors, si je n'ai pas usé de vos conseils, c'est bien simple ; je ne vous dois rien. Bonjour docteur.

## LE RENONCEMENT A SOI-MÊME

Un vieil irlandais, réduit au dernier degré de la misère,

ne conserve pas moins constamment sa gaieté. Passant devant un magasin de bric-à-brac, il leur demande, l'autre jour :

— Eh ! l'ami, achetez-vous des guenilles et des os, ici ?

— Oui, répond le commis.

— Alors, vous feriez bien de me mettre sur la pesée et dire combien je vaudrais.

## L'ORDRE DE LA SUCCESSION AU TRÔNE D'ANGLETERRE

Nous donnons ci-dessous les noms de dix-huit membres de la Famille Royale, dans leur ordre de succession au trône, avec leurs âges respectifs.

1 Le prince de Galles, F.	50
2 Le prince George de Galles, P. F.	26
3 La duchesse de Fife, P. F.	25
4 Lady Alexandra Duff, A. P. F.	1
5 La princesse Victoria de Galles, P. F.	23
6 La princesse Maud de Galles, P. F.	22
7 Le duc d'Edinburg, F.	48
8 Le prince Alfred d'Edinburg, P. F.	17
9 La princesse Marie d'Edinburg, P. F.	16
10 La princesse Victoria d'Edinburg, P. F.	15
11 La princesse Alexandra d'Edinburg, P. F.	13
12 La princesse Béatrice d'Edinburg, P. F.	7
13 Le duc de Connaught, P. F.	41
14 Le prince Arthur de Connaught, P. F.	9
15 La princesse Marguerite de Connaught, P. F.	10
16 La princesse Victoria de Connaught, P. F.	5
17 Le duc d'Albany, P. F.	7
18 La princesse Alice d'Albany, P. F.	9

(1) Les les F., P. F. et A. P. F. veulent dire fils, petit-fils ou petite fille et arrière petit-fils ou fille, et indiquent leur degré de consanguinité avec la Reine-Mère.

## LE MAUVAIS COTÉ DES CHOSES

*Premier fermier.* — Vous avez une récolte abondante, cette année, je vous en félicite.

*Second fermier (pensif).* — C'est vrai, oui ; mais vous n'avez pas d'idée comme ça épuise la terre.

## UN HOMME MAL PRIS

*Le professeur.* — Que diable vais-je faire de l'héritage qui me tombe sur la tête ?

*La vieille servante.* — Mettez-le à intérêts ?

*Le professeur.* — Ça serait pire ; il augmenterait.

## COMME LA VILLE VOUS REFAIT UN HOMME !



*Le père.* — Je te le disais, Charlotte, que tu serais surprise de revoir notre José !

*La mère.* — Je ne l'aurais pas reconnu. Il a l'air si distingué ! Si sa mous tache lui va !

THÉÂTRE-ROYAL



Sam Devere et sa brillante troupe de variétés jouent cette semaine à ce théâtre. Chaque soir et après-midi, il y a salle comble. Plusieurs troupes de variétés sont venues ici depuis l'ouverture de la saison, mais aucune n'a surpassée celle de Sam Devere.

M. Harvy MacAvoy et Mlle Emma Rogers nous reviennent pour la seconde fois. Ils ont eu un accueil des plus chaleureux ; ils sont décidément populaires.

Les sœurs Nelson sont d'excellentes danseuses et ont été rappelés plusieurs fois.

M. Harding et Ah-Sid sont admirables dans leurs pirouettes et sauts périlleux.

M. Harding est un gymnaste de premier ordre. Sa haute et longue voltige par-dessus sept chaises en

file, tout en faisant une pirouette des mieux réussies, est réellement prodigieuse.

Sam Devere, comme tout le monde sait, est un comique des plus spirituels.

Mlle Montague et West sont des musiciens qui jouent agréablement sur toutes sortes d'instruments. Dès leur première apparition, ils ont enlevé l'auditoire.

"Chip," l'incomparable "petit Chip," est un enfant prodige. Il sait rire, danser, et chanter des chansons comiques très amusantes.

M. Ryan et Mlle Richfield réussissent très bien leur rôles d'Irlandais excentriques, et Rowe et Rentz sont des gymnastes et acrobates comiques, qui provoquent l'hilarité des plus sérieux.

Mais c'est la troupe Royale Japonaise qui récolte le plus beau succès et des applaudissements bien mérités.

Leurs jeux, tours de force, sauts périlleux, jongleries de toutes sortes sont exécutés avec art, comme seuls les Japonais savent les faire. La représentation, en somme, est excellente et mérite d'être vue. Les deux dernières représentations auront lieu samedi après-midi et le soir.

La semaine prochaine on jouera à ce théâtre "Fast Mail," joli drame à grands tableaux, qui sera représenté pour la première fois à Montréal.

UNE AMITIÉ SOLIDE



Le premier clubiste.—Ah ! la ! la ! As-tu vu dans le journal ? Lucas a enlevé la femme de Smith.

Le second clubiste.—Le fait est que ce Lucas n'aurait reculé devant rien pour rendre service à son ami Smith.

UNE LEÇON DE MODESTIE

La petite Juliette.—Croyez-vous, docteur, que je ressemble à maman ?

La mère.—Voyons, Juliette. C'est laid d'avoir autant d'orgueil.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

LE COIN DE "JOK"

Un médecin connu, versé dans la politique et qui begaie fortement, entre dans une pharmacie pour avoir de l'ipéacac.

Il coupe au plus court en déposant la somme requise sur le comptoir.

—Ip... ip... ip...

—Hourrah ! hourrah !! répondit le pharmacien, croyant qu'il s'agissait de quelque victoire conservatrice.

\*\*

Soi disant poète.—En retour de mon sonnet, vous m'avez envoyé une tresse de cheveux qui ne semblait pas venir de votre tête.

Mlle Bonne.—Je voulais l'approprier à votre poésie !

\*\*

Jeune prétendant (poussé à bout).—Je crois réellement, mademoiselle, que vous me prenez pour un fou ?

Mlle Pointeuse.—Oh ! pardon, monsieur, je ne juge jamais un homme d'après son air !

\*\*

Une petite fille de cinq ans, revenant de l'école de danse fait remarquer à son père la manière de pointer le pied en dansant.

Le père veut se moquer, et lui dit, quo petit garçon ou lui avait enseigné de danser sur les talons.

—Ah papa ! répondit-elle, ils ne connaissent pas grand-chose dans ce temps-là !

JOE

UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE



—Tu vas à la ville ? Monte avec nous, Penoute.

—En as-tu vu beaucoup, des bêtes qui filent comme celle-ci ?



Ce que c'est négligent ces gens de la ville ! Ne prennent pas la peine d'ôter leur fumier.

Penoute.—J'en accepterai encore des politesses pour m'obliger à pousser sur une voiture pendant trois milles.



*Toto, examinant la tête chauve de son oncle. — Je ne sais pas pourquoi, maman, tu m'as recommandé de ne pas parler des cheveux de mon oncle? Il n'en a pas.*

### LA CLASSE

I

—Kramel! appela le sergent de semaine en entrant dans la chambrée où les hommes finissaient de manger la soupe du matin.

—Présent! répondit un gros garçon à l'air timide.

—Une lettre pour vous, fit le sergent en lui tendant l'enveloppe.

Et, s'approchant de Thomas, il ajouta d'un ton moqueur :

—Ah! ça! c'est la deuxième, en huit jours, que vous recevez d'Allemagne... Est-ce que vous feriez la causette avec Bismark? Pas de blague, hein!...

Et, tapant familièrement sur l'épaule du soldat, il tourna sur les talons.

—Dis donc, Fortin, cria un grand gillard, taillé en hercule, paraît qu'on est de la classe pour tout de bon, cette fois-ci?

Le sergent allait sortir de la chambre. Il s'arrêta et regarda celui qui venait de l'interpeller. Il reconnut Baligand, un Parisien comme lui. Ils étaient arrivés ensemble au régiment, et chaque fois que Fortin venait dans la chambrée, Baligand trouvait un prétexte de conversation, profitant de l'intimité d'autrefois pour tutoyer le sous-officier.

—Pas d'erreur, répondit celui-ci : l'ordre est arrivé ce matin chez le major. On part dans quinze jours.

—C'est pas trop tôt, fit l'autre... Ah! ça! on m'a dit que tu voulais rengager?

Pour toute réponse, Fortin administra une forte bourrade au Parisien en manière de protestation.

—Moi, rengager!... Ah! jamais de la vie!... J'en ai assez du métier!

Tous les hommes de la chambrée, groupés autour du sergent, se torquaient de l'hypothèse ridicule de Baligand.

Seul, à l'autre bout de la chambre, Kramel se faisait.

Assis au pied de son lit, il relisait, pour la dixième fois peut-être, la lettre que le sergent lui avait remise tout à l'heure, et de grosses larmes roulaient sur le papier.

C'était un brave garçon et un bon soldat que Kramel.

En arrivant au corps, il avait bien été un peu en butte aux railleries de ses camarades, amusés par son accent alsacien; mais rapidement, il avait conquis l'amitié de tous par son obligeance.

Par exemple, il n'était pas gai tous les jours, Kramel. Étant très pauvre, il n'avait jamais pu, depuis son entrée au service, se payer le luxe d'un voyage au pays. Il était d'un petit village, à cheval sur la frontière allemande: lors de la délimitation, il avait eu la chance d'habiter la partie qui restait française.

Il y pensait souvent, à son village, pour plus d'un motif; c'est ce qui le rendait taciturne.

Maintenant, il n'avait plus que deux semaines à faire: quinze jours! car il était de la classe, lui aussi. La classe! à ce seul mot, autrefois, son cœur battait plus vite; c'était la date impatientement attendue. Il lui avait semblé, parfois, que ce jour ne viendrait jamais, et il était venu! Il lui avait semblé aussi que ce jour-là lui apporterait la joie et l'espérance, et il pleurait, désespéré.

Abîmé dans sa douleur, il n'avait pas vu ce qui se passait

dans la chambrée, et quand, longtemps après, il releva la tête, il était seul. Dans la cour, le clairon sonnait, appelant les hommes à l'exercice; mais il ne s'en préoccupa point; étant employé au magasin d'habillement depuis quelque temps, il ne faisait plus de service. Il descendit à la cantine pour acheter du papier à lettres; en passant devant la chambre des sous-officiers, il vit sortir Fortin, Baligand et plusieurs autres soldats, tous de la classe; ils avaient dû fêter joyeusement la nouvelle du prochain départ, et Fortin, surtout, semblait très allumé.

En effet, lorsque Kramel revint dans la chambrée pour écrire sa lettre, le sergent était allongé



*Lili. — Veux-tu jouer au magasin, maman?*

*La maman. — Je veux bien, si tu veux ne pas faire de bruit; petit frère dort.*

*Lili. — C'est cela; nous allons jouer au magasin qui n'annonce pas.*

sur le lit de Baligand et ronflait consciencieusement.

III

Un type, ce Fortin. Un bon type, disaient les hommes, un bon sous-officier, pensaient les chefs. Il avait l'amitié des uns et l'estime des autres.

Faisant son service avec intelligence et fermeté, sans excès de zèle, il punissait rarement et savait se faire obéir. Sa section était la mieux instruite et la mieux tenue de la compagnie, et son capitaine le voyait partir avec regret. Plusieurs fois, il avait essayé de le retenir, faisant briller les avantages du rengagement, car il le savait sans famille et sans fortune. Mais Fortin s'était constamment dérobé. Il n'avait pas la vocation, disait-il en riant.

La vérité, c'est que, Parisien jusqu'à la moelle, il aimait par-dessus tout l'indépendance et la liberté. Il avait hâte de quitter cette vie de garnison qui l'emprisonnait des semaines entières à la caserne, et cette ville de province triste, monotone, sans distractions, où il s'ennuyait à mourir. Vive Paris! avec ses bals, ses concerts, ses théâtres!

Paris! il en rêvait en ce moment, là, sur cette couchette de soldat. Il se voyait dans le tohu-bohu du débarquement, à la gare de Lyon, la musette sur l'épaule. On s'appelait, on se cherchait, on s'attendait. Puis la tournée d'adieu, chez le marchand de vin; savait-on si l'on se verrait jamais, maintenant? Ça faisait quelque chose, tout de même, de se quitter! On avait eu de la misère ensemble pendant quatre ans! Bah! on ne s'en portait pas plus mal! Et, avant de partir, on échangeait des adresses, promettant de se revoir bientôt.

Chacun s'en allait de son côté avec les parents, l'ami ou la fiancée qui étaient venus l'attendre, et lui, Fortin, restait tout seul...

IV

—Tonnerre! cria Fortin, qu'est-ce que tu fais là?

Il s'était réveillé en sursaut, maussade, inquiet, dégrisé, et du premier coup d'œil il avait surpris Kramel prenant une cartouche dans son sac et la dissimulant dans sa poche; d'un bond, il était sur le soldat, et, lui ser-



*Voyageur alité pendant la traversée. — Garçon, j'ai une bonne affaire pour vous: j'ai rêvé trois fois de suite à 666. Rendu à terre, jouez sur ce chiffre.*

*Le garçon (à part lui). — Il a eu la tête en bas presque tout le temps! Alors, je vais parier sur 999*

UNE CARESSE D'OURSE

rant les poignets dans ses mains nerveuses, il lui criait dans la face :

—Tu viens de prendre une cartouche, là dans ton sac !... Je t'ai vu !... Allons, réponds !...

L'autre balbutiait, anéanti :

—Sergent... Je...

Alors, Fortin lui tordait les bras, ricanant :

—Ah ! les lettres d'Allemagne !... hein ?... canaille !...

D'une secousse, il le renversait à demi sur la table, et, lui maintenant les poignets d'une seule main, de l'autre il lui fouilla les poches.

Enfin, il en sortit la cartouche, enveloppée dans une lettre à écriture fine.

Il lâcha le soldat, qui alla tomber sur le banc ; une crise le secouait : il pleurait à chaudes larmes comme un enfant battu.

Fortin lisait la lettre, le surveillant du coin de l'œil.

Voici ce qu'il lut :

“ Mon cher Franz,

“ Comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre, M. Muller n'a rien voulu entendre. Si mon père ne peut pas payer les cinq cents francs qu'il lui doit, il fera vendre la maison. Hier, il a envoyé l'huissier, et j'ai compris qu'il fallait me sacrifier si je voulais sauver les pauvres vieux de la misère.

“ Ne m'accuse pas, mon cher Franz ; tu es le seul que j'aie jamais aimé.

“ Ma résolution est prise. J'épouserai M. Muller, puisque c'est la condition qu'il impose... Alsacienne de cœur, j'avais toujours espéré redevenir Française en prenant ton nom ; le sort en a décidé autrement ; dans trois semaines je serai Allemande, — une fois de plus, — et m'appellerai madame Muller... Oh ! pas longtemps, va !... Je me suis procuré une boisson qui tue sans faire souffrir. Tu comprends ?...

“ Ne pleure pas trop ta petite Marie, mon cher Franz ; tâche de l'oublier... Surtout, ne reviens pas au pays... nous serions trop près l'un de l'autre, et je sens que si je te revoyais, je ne pourrais plus, je ne voudrais plus de M. Muller... J'ai besoin de tout mon courage pour sauver les vieux : ils mourraient, tu le sais bien, si on les chassait de la maison où ils ont toujours vécu.

“ Reste bon Français ; peut-être un jour auras-tu l'occasion de venger celle qui t'aime plus que la vie et te le prouvera bientôt.

“ MARIE HERMANN. ”

Fortin relut la lettre deux fois ; tout ému, il s'approcha de Kramel.

RECETTE INFALIBILE



Madame Fleurdepêche. — Mon pauvre mari souffre horriblement du mal de tête. Le vôtre y est-il sujet ?

Madame Peaudesatin. — Il y était ; mais je lui ai trouvé un remède superbe. Pas une attaque depuis un an.

Madame Fleurdepêche. — Donnez-moi la recette ! Vite !

Madame Peaudesatin. — Je l'ai fait résigner de son club.



Célestine. — Tiens ! Ta dernière photographie ! Quelle jolie figure ça fait !

Angeline. — Je ne puis pas la voir ; elle ne me ressemble pas.

Célestine. — C'est vrai ; elle ne te ressemble pas !

— Alors... cette cartouche ? begayait-il, impuissant à cacher son trouble.

Le soldat avait repris son sang froid ; il répondit simplement, en baissant la tête :

— Sergent, je vous jure que je voulais me tuer cette nuit...

Et il lui tendait une autre lettre, celle qu'il venait d'écrire, et dans laquelle il annonçait à sa fiancée son fatal projet.

— Pauvre bougre ! fit le sous-officier en essayant une larme rapidement... Et moi qui t'accusais ! Tiens ! je suis un imbécile ; pardonne-moi, mon vieux !

Et, naïvement, il lui donna une solide accolade.

V

Un grand bruit d'armes dans les corridors. La compagnie rentrait. Les hommes arrivaient dans la chambrée, les uns après les autres jetant leur fusil sur le lit, pestant après le satané métier qui ne leur laissait pas une minute de repos.

— Fixe ! cria une voix.

Tout le monde se tut et chacun resta immobile à sa place. Le capitaine traversait la chambre. Il aperçut Fortin et, s'arrêtant, il l'interpella :

— Eh bien, mauvaise tête, vous voulez toujours partir ?

Mal remis de son émotion, le sergent balbutia :

— Mon capitaine...

— Réfléchissez ; vous n'avez plus que quelques jours.

Le sergent fit un geste vague.

— Oui, oui, je le sais, fit le capitaine amicalement, vous n'avez pas la vocation. Bah ! moi non plus je ne l'avais pas, la vocation ! Savez-vous ce que l'avenir vous réserve ? Ici vous avez une situation ; vous passerez adjutant aux premières promotions, je vous le promets. Vous êtes un brave et

loyal garçon : vous pouvez espérer la médaille militaire, avec votre retraite... C'est de la considération et du pain sur la planche, tout cela, allons.

— Mon capitaine, avec le courage et le travail, on en a partout, du pain et de la considération ! répondit fièrement Fortin.

— Certainement, fit le capitaine, se buttant à la résistance du sous-officier, certainement, mais êtes-vous sûr d'en avoir toujours du travail ?... Vous n'avez pas de famille, vous allez arriver à Paris sans ressources ; songez bien à tout cela... Ici, le jour du rengagement, vous toucherez une prime de six cents francs...

Fortin tressaillit. C'était vrai : la prime ! il n'avait pas pensé à cela !...

Le capitaine insistait, croyant l'avoir convaincu ; mais le sergent ne l'écoutait plus. Il voyait Marie, la fiancée de Kramel, étendue, froide et blanche, dans sa robe de mariée, sur le lugubre lit nuptial transformé en chapelle ardente. Un combat se livrait en lui, son cœur battait à se rompre, une folie de sacrifice lui envahissait le cerveau.

— Mon capitaine, fit il tout à coup, si je rengageais aujourd'hui, quand la toucherais-je, la prime de six cents francs ?

— Mais aussitôt que le Conseil d'administration du régiment aura ratifié votre rengagement, dans huit jours au plus tard...

Huit jours !... Marie ne se mariait que dans trois semaines ; l'argent arriverait à temps pour la sauver.

— Mon capitaine, c'est entendu, je vous remettrai ma demande ce soir ! dit Fortin d'une voix tremblante.

Il se fit un mouvement dans la chambre : les hommes se regardaient, étonnés.

— Allons, dit le capitaine en serrant la main du sergent, vous êtes un brave cœur, Fortin, et je suis heureux que vous restiez des nôtres !

Et il sortit de la chambre en sifflant un air de marche.

— Du courage, mon vieux ! dit Fortin à demi-voix, en s'adressant à Kramel : Muller sera payé dans huit jours, et Marie s'appellera madame Kramel. Tu m'inviteras à la noce, par exemple ! J'aurai l'air d'un parent, d'être de la famille ! Une famille ! moi qui n'en ai jamais eu, ça me changera !

Abasourdi, le soldat ne savait que répondre ; il serrait les mains du sergent avec des tentations folles de les porter à ses lèvres et de s'agenouiller devant lui, pendant que Baligand, de l'autre bout de la chambre, s'écriait, gouaillieur :

— Hein ! pays, je te l'avais bien dit, tantôt, que tu rengagerais !

## LE PAPILLON BLEU

## DÉBUT QUI PROMET UN BRILLANT AVENIR

Il n'est féerie de couleurs plus éblouissante qu'une collection de papillons.

Les boîtes vitrées que mon ami Raoul étalait sous mes yeux, l'une après l'autre, variaient à l'infini les nuances les plus exquises de l'azur, du pourpre, du safran, des roses vaguement teintés. Mais Raoul, connaisseur très subtil, réservait son admiration pour une boîte de lépidoptères grisâtres, laids comme les chenilles dont ils étaient issus.

Voyant que je m'extasiais devant une rangée de papillons bleus, tout frères et mignons :

—Ceux-là, fit-il, sont très communs et ne méritent pas qu'on s'y attarde. Il en existe cependant une variété qui se distingue par une tache imperceptible sous l'aile ; les individus de cette espèce sont fort rares et manquent à ma collection.

L'accent dont cela fut soupilé révélait le désespoir de toute une vie. Raoul me confia ensuite le nom de l'insecte merveilleux, deux mots en *us* et en *ax*, que je n'ai point retenus. Il ajouta tristement :

—Une fois, je l'ai rencontré. Il suffisait d'allonger la main pour le posséder. Et voilà, je ne l'ai pas allongée ! Affaire de sentiment, mon cher, que je regrette bien un peu aujourd'hui.

C'était, continua-t-il, en Bretagne, il y a quatre ou cinq ans.

Je parcourais, seul, les monotones landes de Lauvaux, le filet à la main, la boîte au côté, poursuivant les papillons de bruyère en bruyère. Après six heures de cet exercice, j'arrive, mort de faim et de soif, à l'entrée d'un hameau perdu dans un repli de la lande. J'avisai la première maison, une chaumière enfouie sous une pousse énorme de glycine, et où logeait, seule, une petite vieille, qui, par bonheur, parlait le français. Imagine-toi une fée des temps anciens, ridée comme une pomme d'api, et espiègle, toute d'entrain et de gaieté. Elle se mit à glausser de rire à l'aspect de mon filet et de deux gros sphinx épinglés sur mon casque de liège.

Je l'épargne la description de la pièce où elle me fit entrer, et de l'ameublement : bahuts, lit à panneaux sculptés à jour, images des saints particuliers à cette partie du Morbihan.

Quant à la collation que me servit la brave vieille, j'eusse préféré, je l'avoue, un peu moins de couleur locale. J'ai l'estomac réaliste. Le cidre et les galettes fines comme toiles d'araignées me firent rêver tristement aux biftecks et au bordeaux même frelaté des restaurants du boulevard.

Après avoir trompé tant bien que mal mon appétit, je roulai une cigarette et me mis à examiner les faïences antiques posées sur le manteau de la cheminée. Au centre, sous un globe de verre, une couronne de fleurs d'oranger, toute jaunée, rappelait sans doute à la pauvre femme les années de jeunesse et d'amour. Mais figure-toi, mon cher, et c'est ici que commence mon récit, figure-toi qu'au pied de la couronne, et sous le globe, j'aperçus le cadavre d'un papillon, le papillon si rare dont je te parlais tout à l'heure.

Je le cherchais en vain depuis des années, et il reposait là, devant moi, étendu sur le dos, ce qui me permettait de reconnaître la tache imperceptible sous l'aile. Ma joie, tu l'imagines. Vite, je soulevai le verre, je m'emparai de l'insecte et je me retournai. La vieille, un torchon à la main, immobile, comme à l'arrêt, me regardait d'un air profondément anxieux.

Un peu embarrassé pour le paiement de ma dé-

pense, je tirai cinq francs et les tendis à la bonne femme "pour ses petits-enfants," en demandant toutefois la permission d'emporter le papillon. Mais elle refusa d'un ton fâché. Elle ne voulait pas faire payer deux sous de cidre, et quant au papillon, jamais, au grand jamais, elle ne le céderait pour quoi que ce soit.

Surpris par son refus, et surtout par la transformation complète de son humeur, je lui demandai la cause de son attachement à l'insecte. Mais elle répondit que c'étaient des histoires qui nous feraient rire, nous autres, messieurs de la ville.

Je me récriai avec énergie, intéressé par mon hôtesse, et pressentant quelqu'une de ces mystiques histoires qu'on rencontre encore parfois dans l'Ouest.

Cédant à mes instances, à mes protestations de respect, la vieille finit par m'avouer que ce papillon... eh bien ! c'était l'âme de sa petite-fille Annette. Puis, voyant qu'au lieu de sourire, j'étais ému de sa confidence, elle m'expliqua ses raisons de croire une pareille chose.

D'après la photographie déjà jaunée qu'elle me montra, Annette était une brune chétive, aux yeux d'une profondeur inquiétante. Elle passait ses après-midi avec sa grand'mère, tricotant la

toutes deux, à cette fenêtre, où retombaient des gerbes de glycine. La vieille contait des histoires du temps passé ; l'enfant chantait les cantiques des Pardons d'Auray, ou lisait tout haut les lettres qu'elle recevait de son "galant," alors en garnison à Brest, dans l'infanterie de marine.

Une des joies d'Annette était de faire des bouquets avec les gerbes de glycine. Elle les portait à une chapelle perdue dans la campagne, Notre-Dame des Landes.

Cette vie monotone et douce se prolongea durant quelques années. Ce fut vers l'âge de vingt ans que la petite "tomba en langueur."

Elle traîna six mois, s'affaiblissant de jour en jour, malgré les *bouteilles* du médecin et les paroles du *méjéjeux*. A la fin, elle ne sortait plus de chez ses parents, qui demeuraient dans la maison d'à côté. Dès lors, la grand'mère s'y installa avec son tricot, passant toutes ses journées au pied du lit où la jeune fille achevait de vivre. Elle lui apportait des branches entières de glycine ; et Annette, allongée sur l'oreiller, s'amusait encore à dresser des couronnes, que la grand'mère portait, le lendemain, à Notre-Dame des Landes.

Durant les trois dernières semaines, la petite se voyait très bien mourir. Un soir que la famille et



I

—Nom d'une pipe, je devrais être capable d'apprendre à jouer le violoncelle.



II

L'instrument l'aurait tellement ému la veille.



III

Il se mit à l'œuvre avec un courage inouï.



IV

Premier succès. — Clara, le bébé qui pleure.



V

Second succès. — Au diable le chat !



VI

—Tommerre ! c'est plus difficile que je pensais.



VII

Troisième succès. — Qui donc, Jules, fait ce tapage-là ?



VIII

Quatrième succès. — Jusqu'à ce pauvre Fido, qui ne sait plus où se mettre.



IX

Cinquième succès. — Il doit y avoir une grosse tempête ; le vent souffle si fort.



X

— Ah ! je crois que je l'ai enfin !



XI

L'artiste décroûte.



XII

Dernier triomphe. — Le propriétaire lui donne son congé.

COMMENT LES HISTOIRES SE FONT

quelques voisins faisaient la veillée auprès d'elle, un vieil oncle, le père Eloi, racontait des histoires de loups-garous et de revenants. La surveillance, au coin de la sapinière, à la nuit tombante, il avait rencontré un chien noir, qui était pour sûr l'âme du défunt maire, un *peïeu*, qu'on n'avait jamais vu à l'église. Annette écoutait. Elle se pencha vers sa grand-mère et lui dit à l'oreille :

— "Moi, quand je serai morte, je reviendrai aussi te voir, mais pas pour te donner de la peur, oh ! non. Je me ferai papillon ou petit oiseau, et je me poserai sur la glycine, à ta croisée."

Le lendemain, elle tressa une dernière couronne, en demandant qu'on la plaçât sur sa fosse. Elle mourut, en effet, la nuit suivante.

Le printemps d'après, la grand-mère tricotait à sa fenêtre, seule désormais. Elle songeait au passé, douloureusement, les yeux égarés vers les touffes de glycine toutes bourdonnantes de guêpes et d'abelles.

Et voici qu'un matin, elle aperçut un petit papillon bleu comme il n'en était jamais venu là. Il voletait et se posait tour à tour sur les grappes de fleurs, et s'aventura jusqu'au bord même de la fenêtre. Il revint ainsi tous les jours. La bonne femme le revoyait à chaque heure.

Alors, dans sa cervelle obscure, un brusque souvenir s'éveilla. Elle se souvint des paroles d'Annette, et comprit que ce papillon bleu, c'était l'âme de la petite. Toutefois, elle eut d'abord un scrupule de cette pensée, et finit par en parler à confesse. Mais M. le recteur la rassura en souriant :

— Le bon Dieu, lui dit-il, ne s'offensera point de sa croyance.

Dès lors, ce fut pour elle une grande consolation de revoir tous les matins l'âme d'Annette.

Le papillon bleu resta tout l'été. Souvent, lorsque la grand-mère songeait trop amèrement aux heures d'autrefois, il voltigeait tout près d'elle, passait et repassait devant la croisée ouverte, parmi les fleurs.

Mais un jour gris de septembre, il cessa de se montrer. Le lendemain, en balayant à sa porte, la vieille le trouva au pied du tronc de glycine, raide, les ailes ouvertes.

Mais il lui parut qu'Annette, pour la seconde fois, venait de mourir.

Pieusement, elle releva le petit cadavre et alla le déposer sous le globe de verre qui enfermait sa couronne de mariée.

Tel fut le récit de mon ami. Il ajouta qu'un instant l'idée lui était venue de demander à la bonne femme une autre bouteille de cidre, afin de profiter de son absence pour substituer au papillon rare un autre plus commun et presque semblable, qu'il avait dans sa boîte. Mais, si forte que fût la tentation, un respect pour la croyance de la pauvre femme l'arrêta.

Je félicitai Raoul de ce sentiment presque invraisemblable dans l'âme d'un collectionneur, et nous continuâmes l'examen de ses vitrines.

Mais, tandis qu'il m'exhibait la série des papillons de nuit, sphinx et phalènes, larges comme des chauves-souris et parcourant toute la gamme des tons obscurs, mon rêve s'en allait là-bas, au fond de cette lande perdue de Bretagne, vers la fenêtre encadrée de glycine, où la vieille grand-mère tricotait.

ANDRÉ GODARD.

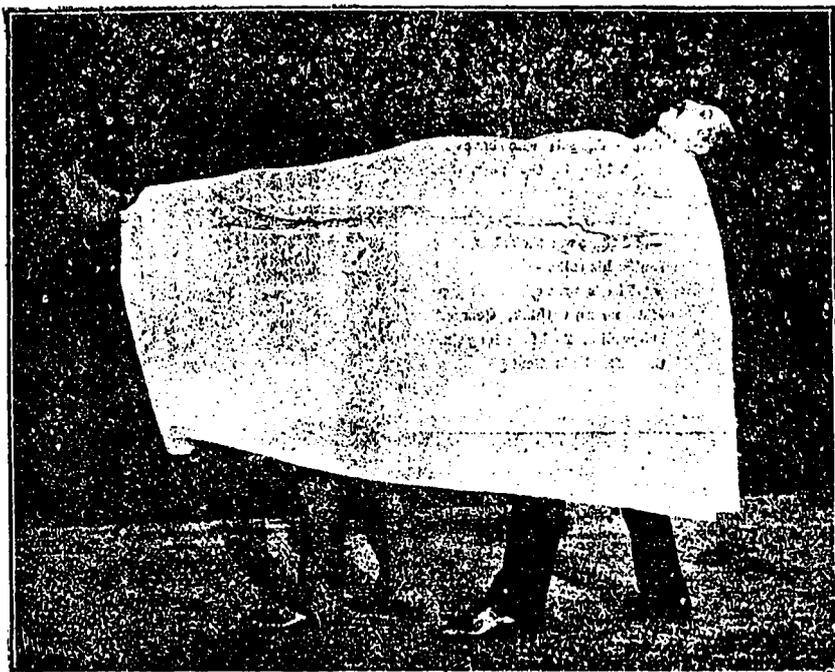
X... frotte depuis un quart d'heure des allumettes qui ne prennent pas.

— C'est curieux, murmura-t-il doucement, j'en ai pourtant vu qui s'allumaient. Pour celles-ci il y a sûrement un pompier dedans.

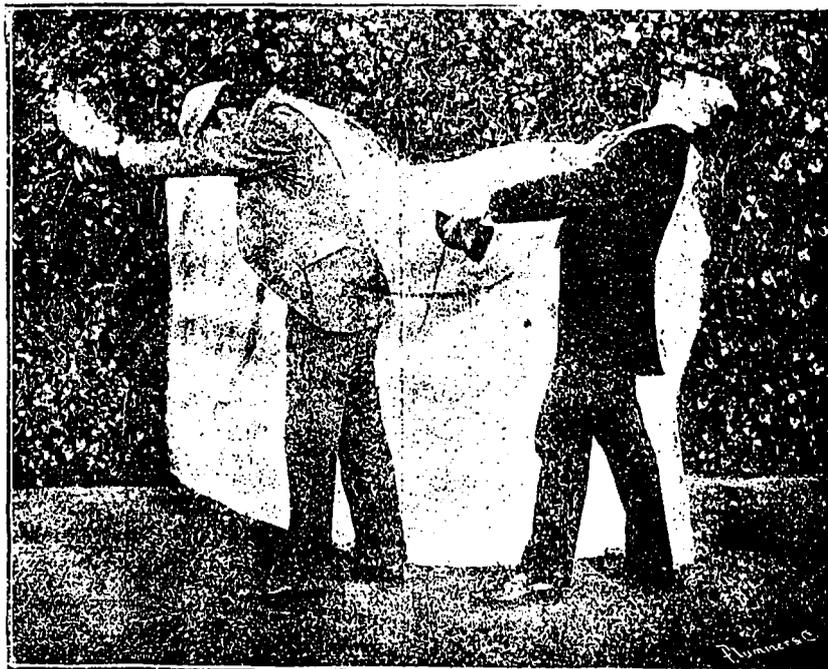
LES SURPRISES DE LA NUIT



Le bon bourgeois. — C'est vous qui avez sonné ?  
Le rotteur. — Pardon, si je vous dérange. Mon ami a oublié son trousseau de clefs.



I  
Madame Saitout. — Vous avez su pour ce pauvre Henri ?  
Madame Gribouille. — Mon Dieu ! non.  
Madame Saitout. — Le pauvre garçon, il est mort aujourd'hui ; je l'ai vu transporter chez lui.



II  
Et voici comment on le transportait.

JEUNES FILLES, NE SIGNEZ PAS DE CHEQUES

Une jeune Miss, des mieux mises, entre, ces jours derniers, chez un bijoutier, et fait choix d'une bague de prix. Elle signe incontinent un chèque pour le montant et le passe au caissier. Celui-ci regarde l'effet de commerce d'abord, puis la jeune fille, d'un air embarrassé.

— Il y a une méprise, je crois, dit-il avec son sourire le plus engageant.

La jeune fille se trouble, puis demande si le chèque n'est pas fait pour le plein montant de l'achat.

— Oui, s'empressa de répondre le commis mais...

— Mais quoi ? s'écrie-t-elle tout-à-fait déconcertée, osez-vous insinuer que mon chèque ne sera pas accepté ?

Le commis lui répond qu'il la connaît très bien, mais que le chèque n'est pas fait dans les formes voulues, et le lui remet.

La demoiselle en l'examinant, devient tout cramoisie.

— Oh ! s'écrie-t-elle, je vois ce que c'est, et elle signe un nouveau chèque.

Le premier chèque, elle l'avait signé :

Votre bien aimée,

Marie...

UNE OCCASION UNIQUE

Commis de banque. — Ce chèque n'est pas rempli, madame.

La dame. — N'est pas, quoi ?

Commis de banque. — Il a la signature de votre mari, mais il n'indique pas le montant.

La dame. — N'est ce que cela ? Alors je prends tout ce qui reste en banque.

PRESCRIPTION SUSPECTE

Elle. — Tu ne manges pas de pudding ?

Lui. — L'as-tu fait d'après la recette de madame Toujoursveuve ?

Elle. — Oui, chéri.

Lui. — Alors je n'en mange pas : madame Toujoursveuve est roudue à son quatrième mari.

LES DISCOURS D'ESPRIT APRÈS  
LE DINER

Autrefois, à table, au dessert, on se contentait de déclamer un récit, mais en le déclamant d'une manière dérisoire, en faisant fortement sonner les r ; aujourd'hui...

Aujourd'hui, c'est mieux et plus fort que ça. Des grands hexamètres de Jean Racine, on a fait de petits vers de huit pieds ou même de six pieds seulement, mais qui se remuent et s'agitent en tous sens comme des chenilles coupées sur le sable par la bêche du jardinier.

La scène de Trézène, racontée dans le jargon de Paris moderne, devient ainsi d'un très piquant ragout.

Tenez, vous allez en juger.—Laissez-moi ça, je vous prie.

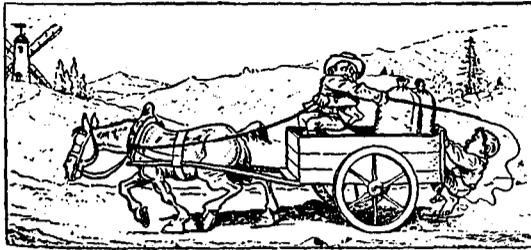
Un détail à ne point oublier, ça se chante sur l'air de Paulus, *En revenant de la revue* :

Hippolyte sortait à peine  
Du sein des portes de Trézène,  
Ses gardes, près de lui rangés,  
Imitaient ses airs alligés.  
Nous allions tout droit vers Mysènes,  
Ses mains laissaient flotter les rênes,  
Ses coursiers, perdant leur entrain,  
Se conformaient à son chagrin.

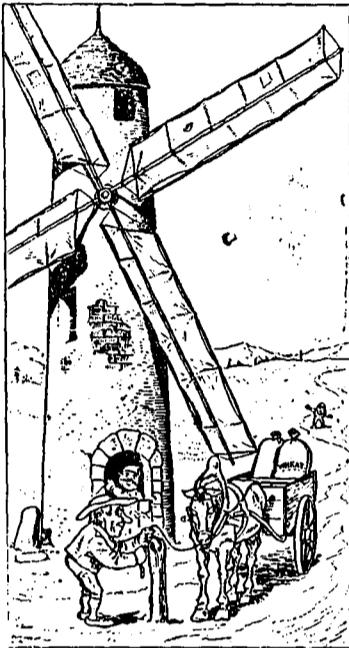
Tout à coup, v'là-t-il pas  
Qu'il s' produit un branl'bas,  
Un monstre sort du fond de l'eau,  
Vous voyez d'ici le tableau.  
L'air en est infecté,  
Et le flot, dégoûté  
De l'avoir apporté,  
Recule, alors, épouventé.

Chacun s'enfuit ;  
Soul, Hippolyte me dit :  
" Regarde un peu, mon p'tit,  
Ce qui s'amène.  
Tu vas voir si  
J'ai froid sous le soleil,  
Et t'en f'ras le récit,  
O Thérémène ! "

LA VENGEANCE DU GAMIN



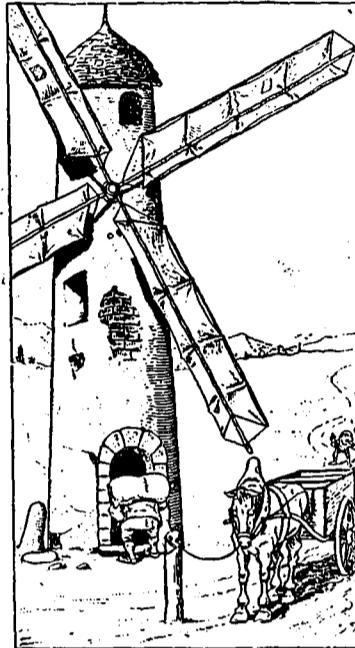
Le paysan (un gamin).—Fiche ton camp, polisson !



II

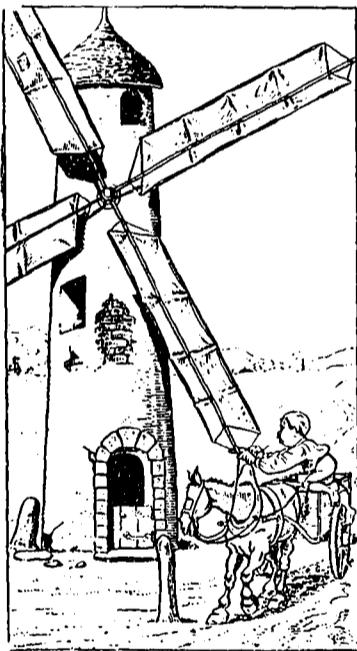
(Chez le meunier.)

—Chez vous sont bien ?



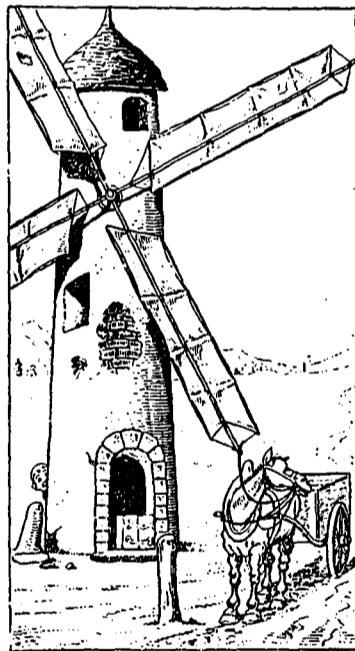
III

—Du bon blé, allez !



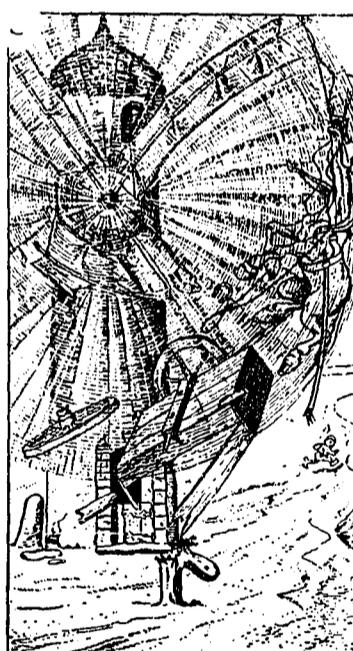
IV

Le gamin.—Attends un peu, espèce de souliers de bœuf.



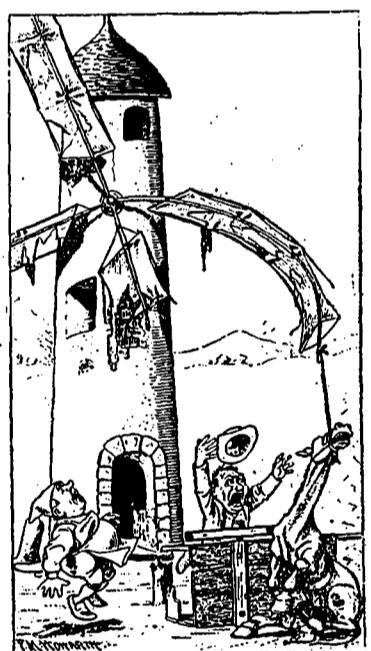
V

—On va t'en donner de la mouture.



VI

!!!!



VII

Le meunier.—Mes ailes !  
Le paysan.—La première fois que Cotte prend le mors aux dents !

Alors, digne fils d'un héros,  
Il prend ses meilleurs javelots,  
Au monstre, d'une main très sûre,  
Il fait une large blessure.  
Mais on n' parle plus que d'accidents,  
Ses chevaux pren'nt le mors aux dents,  
Et juste en plein dans un champ d' blé  
V'là mon Hippolyte emballé.  
J'ai vu, j'ai vu, seigneur,  
Votre fils, quelle horreur !  
Trainé par les ch'vaux qu' chaqu' matin  
Il nourrissait d'un picotin.  
Personn', c'est à noter,  
N'cherchait à l'arrêter,  
Et, naturellement,  
Il n'y avait pas un seul agent.

Gais et contents,  
Nous rapportons tout l' temps  
Les restes palpitants  
Du phonomène.  
Votr' fils est frit,  
Faut en prendre' votr' parti.  
Et voilà le récit  
De Thérémène.

Le public bisse, et ça mérite, en effet,  
d'être bissé, n'est-ce pas ?

MAXIME PARR.

CE QUE GAMBETTA EST DE  
VENU

Quelques jours avant sa fin un peu prématurée, le père de Gambetta disait que les restes mortels de son illustre fils étaient plus éparpillés que si les Allemands l'eussent attachés à la bouche d'un de leurs canons et jeté aux quatre vents du ciel.

La cervelle est au musée de la Société Anthropologique de Paris ; le cœur est déposé sous le piédestal du monument qui lui a été érigé par la ville d'Avray, où il est mort. Ses restes reposent à Nice, près de son père.

INCONVÉNIENTS D'UN FAUX NEZ

" Je suis une des rares personnes, qui ont un faux nez, fait de chair et de sang, et non de composition," me disait, l'autre jour, un marchand bien connu, qui avouait, sans fausse honte, qu'il portait un nez rapporté.

— Le nez que vous me voyez, est l'ouvrage de deux médecins célèbres, mais, tout beau qu'il est, il a certains inconvénients assez remarquables ; toutefois il est préférable à l'absence de nez. J'ai le teint assez frais, assez rose, comme vous le voyez ; mais si le temps se met au froid, mon pauvre nez, au lieu de faire comme ceux des autres mortels et de prendre une couleur rosée en rapport avec le reste du visage, devient d'un

beau blanc de cire et j'ai l'air alors, oui, vraiment l'air d'une cible, avec un œil de bœuf blanc au milieu. Mais mes tribulations ne s'arrêtent pas là. Mon plus grand supplice commence, lorsque le vent s'élève un peu ; vous pouvez me trouver absurde, mais il n'en est pas moins vrai que le vent fait déplacer à volonté mon malheureux appendice nasal. Il le ballette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon le point d'où il souffle. La raison est assez claire : les faux nez n'ont pas de cartilage. Voyez-vous avec quelle aisance je me le retourne en tous sens ? Imaginez vous donc quel air je dois avoir dans un coup de vent, avec un nez tout aplati sur un des côtés du visage !

Bien que mon nez soit un véritable chef-d'œuvre dans son genre, il m'est impossible de m'ôter

de l'idée que c'est un nez rapporté et que les gens, en me voyant, doivent me trouver tout drôle, quoi.

LE MONDE RENVERSÉ

Un individu bien mis, sort d'un hôtel à pas précipités. Immédiatement après arrive un des garçons qui crie à la foule : " Arrêtez-le ; arrêtez-le." On empoigne notre homme, deux sergents de ville se disposent à l'emmener avec eux, quand le garçon d'hôtel qui vient d'arriver s'écrie :

— Monsieur, vous m'avez donné soixante-quinze sous pour votre dîner, ce n'est que cinquante. Voici la remise de la différence.

FEUILLETON DU SAMEDI

## Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

## XIII

Pendant qu'il donnait la dernière touche à sa moustache, il dit à son valet, dont il s'était fait accompagner :

— On ne m'avait jamais mis dans cette chambre, Baptiste. Elle me fait l'effet d'être admirablement belle. L'a-t-on préparée exprès pour moi ?

— Je le crois, monsieur, répondit le valet. On m'a dit que c'était la chambre à coucher du baron de Romilly, et qu'on ne s'en était pas servi depuis sa mort. Regardez ce lit. J'espère que vous dormirez là sur vous deux oreilles.

Rivolat chancela soudainement, et s'appuya contre la table. Son valet vit qu'il était devenu extrêmement pâle, et que ses dents claquaient.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous monsieur ? s'écria-t-il. Vous êtes devenu, tout à coup, pâle comme un cadavre.

— De l'eau-de-vie ! murmura son maître ; de l'eau-de-vie, vite !

Ses yeux, malgré lui, se portèrent de nouveau vers les rideaux qui étaient tirés tout autour du lit. C'était une horrible fascination qui les attirait de ce côté.

— Oui, monsieur ! cria le valet, en s'apprêtant à sortir de la chambre.

— Reste ici, fou ! vociféra Rivolat ; ne me quitte pas. On trouvera une bouteille d'eau-de-vie dans ma malle, — vite !

Le valet courut à la malle, et en tira une bouteille longue et étroite, dont les côtés étaient carrés et dont le sommet était monté en argent. Elle était pleine d'un liquide brun or. Rivolat la prit, et, après en avoir oté le bouchon, il la porta à ses lèvres et but à grandes gorgées.

Cette liqueur paraissait être très-puissante, car, quand il retira la bouteille de sa bouche, il eut comme une contraction, et porta les mains sur ses yeux.

— Des spasmes ? demanda le valet, en recevant la bouteille, et en s'assurant à l'odeur qu'elle pourrait supporter un mélange d'eau, dans le cas où il lui plairait d'en goûter.

Rivolat ne répondit pas. Il acheva sa toilette en silence, et, sans attendre les dernières touches que son valet voulait lui donner, il se prépara à descendre au salon.

Au moment où il allait, à la grande surprise de Baptiste, — s'éloigner sans que sa toilette fût complètement achevée, il se retourna soudainement vers lui, et dit d'un ton sec et sévère :

— Trouvez-moi une autre chambre. Je ne coucherai pas dans celle-ci. Faites attention, il n'y a pas d'excuse, il me faut une autre chambre, — plutôt le chenil qui est auprès de l'écurie que ce tombeau.

Il prononça ces derniers mots en frissonnant, et descendit rapidement au salon, qu'il s'attendait à trouver vide, et où il espérait avoir le temps de se remettre de l'effet qu'avait produit sur lui la communication de son valet. Mais, avec dépit, il y trouva M. Dorville, le notaire de la famille, et le chapelain, qui, tous deux, étaient venus sans être attendus, l'un pour affaire, l'autre pour faire une visite de condoléance, et ce faisant, profiter, s'il y avait lieu, d'un bon dîner et d'un verre ou deux de bon vin.

Le prêtre et le notaire saluèrent Rivolat. Ils choisirent pour sujet de la conversation

M. de Romilly, et dirent chacun leur opinion sur la façon dont le baron avait été tué, — qui, selon eux, était le meurtrier, et quand et comment il serait possible de l'arrêter.

Ils prièrent aussi Rivolat de donner son avis sur ce douloureux événement, et M. Dorville l'invita, d'une façon que Rivolat crut n'être pas exempte d'intention, à faire connaître ses idées sur les causes qui avaient amené la mort du baron.

Au moment où ces paroles sortaient de sa bouche, il s'aperçut de la présence d'Hélène, qui, debout près de lui, en grand deuil, était aussi blanche qu'une statue d'albâtre. Il vit qu'elle avait les yeux fixés sur Rivolat avec une expression singulière, — si singulière qu'il en éprouva une sorte de frisson. Il regarda Rivolat et il observa que son visage était aussi pâle que celui d'Hélène, qu'il avait un air hagard des plus extraordinaires.

Avant qu'il pût pousser plus loin ses réflexions, le duc de Flamanville fit son entrée, et, après avoir salué tout le monde, il se dirigea vers Hélène qui fut l'objet de toutes ses attentions.

Rivolat, à qui l'eau-de-vie commençait à monter au cerveau, se laissa entraîner à parler sur un des sujets du jour, et il le fit avec tant d'incohérence que M. Dorville se trouva dans l'impossibilité de comprendre ce qu'il disait, et moins encore ce qu'il voulait dire.

Heureusement pour Rivolat, qui commençait à s'apercevoir de ses divagations et faisait d'inutiles efforts pour reprendre le fil de ses idées, la duchesse douanière, l'air noble et majestueux, fit son entrée, et presque immédiatement après l'on annonça le dîner.

Le duc laissa sa mère aux soins de Rivolat, qui, avec une satisfaction parfaitement jouée, quoiqu'il lançât un coup d'œil expressif à Hélène, accepta l'honneur d'escorter la duchesse dans la salle à manger. Le duc les précéda avec Hélène, et M. Dorville avec le chapelain formèrent l'arrière garde.

Le dîner fut triste et silencieux. Le duc était préoccupé, et Rivolat avait le cerveau dans un état de trop grande excitation pour pouvoir parler avec calme, ou écouter patiemment les observations qu'échangeaient entre eux le chapelain et le notaire.

Aussitôt après le dîner, l'on se précipita vers le salon ; mais alors la duchesse douanière, qui avait, sans doute, mangé trop précipitamment, se trouva mal, et sa femme de chambre dut la conduire dans son appartement. Hélène elle-même, dès que le café fut servi, profita d'une occasion pour s'échapper.

Mais auparavant, elle avait reçu de Rivolat un bout de papier sur lequel il y avait tracé quelques mots au crayon.

Hélène les lut aussitôt qu'elle fut dans sa chambre. Ils étaient ainsi conçus :

*« Venez me trouver sur la terrasse à onze heures, — à minuit si vous préférez. J'y serai. Ne manquez pas, car je suis prêt à tout. Réfléchissez avant de me pousser à des actes qui seraient regrettables pour vous et pour moi. »*

Elle avait été frappée de l'expression de son visage quand elle était entrée dans le salon ; elle avait été, en outre, alarmée par son air presque féroce durant le dîner, même alors qu'il se montrait le plus empressé auprès de la duchesse, et elle crut qu'il était préférable de ne pas l'exaspérer au point de lui faire commettre des folies. Elle résolut donc de céder à ses exigences, mais de ne pas sortir avant minuit, parce qu'elle espérait qu'à cet heure les domestiques et le duc seraient couchés. Elle ne désirait certes pas que le duc sût qu'elle accordait un rendez-vous à Rivolat, à une heure aussi indue, car elle était sûre que, s'il en était informée, c'en serait fait de ses plus chères espérances.

Elle attendit que la petite aiguille de la pendule fût près de minuit, et alors elle se dirigea silencieusement vers la terrasse.

Il faisait très-clair, la lune étant presque dans son plein, brillait d'un vif éclat. En avançant, frissonnante et tremblante, elle vit Rivolat appuyé contre un pédestal qui supportait un vase de fleurs.

Il avait les bras croisés, et les yeux obstinément fixés à terre, comme par une influence magnétique. Il fumait un cigare et paraissait être plongé dans une profonde méditation.

Elle glissa doucement jusqu'à côté de lui, et le toucha. Il tressaillit, et la prit par la main, mais presque aussitôt une exclamation d'horreur s'échappa de ses lèvres et il indiqua le bas de la terrasse.

Dans un fond obscur elle vit une personne enveloppée dans un manteau, qui s'avancait lentement et silencieusement vers eux, et elle, aussi, poussa une exclamation d'alarme.

— *C'est l'esprit du baron de Romilly !* murmura Rivolat en chancelant.

Hélène ne cria pas, mais elle s'enfuit le plus vite qu'elle put.

## XV

TOUT POUR LE MEUX

Deux heures passées seul au milieu d'une nuit assez froide, en vue du bois où le baron de Romilly était tombé frappé par sa main avaient passablement affaibli les nerfs d'Ernest Rivolat, déjà plus d'à moitié brisés par les habitudes d'orgies, de folies, et par les crimes qu'il avait commis. Il était naturellement superstitieux dans la pire acception du mot. Dans son enfance, il avait horreur d'être laissé seul dans l'obscurité ; dans son adolescence, il avait une répugnance à approcher seul, la nuit, d'endroits solitaires. Dans les circonstances ordinaires de la vie, il ne manquait pas de courage ; il aurait bravement fait face à un homme quel qu'il fût et il aurait fait, sans aucun doute, un brave soldat. Mais son imagination crédule le troublait aisément, et il était persuadé que l'esprit des morts avait la possibilité de se montrer, surtout dans les endroits qu'il fréquentait habituellement durant leur existence sur la terre.

Quand il avait assigné un rendez-vous à Hélène, il l'avait fait sans réfléchir, poussé seulement par la détermination qu'il avait prise de lui parler en particulier, et, à peine était-il descendu de sa chambre qu'il s'aperçut qu'il aurait agi beaucoup plus sagement en cherchant à obtenir cette entrevue d'une façon légitime, et à une heure convenable.

Quelques minutes après qu'il fut installé à son poste, le souvenir de la trahison dont il s'était rendu coupable à l'égard du baron de Romilly, en le tuant avant qu'il n'eût le temps de tirer lui-même, lui revint à l'esprit. Il essaya de se persuader qu'il s'était battu loyalement, et qu'il était en droit de tirer aussitôt que le mot "deux" avait été prononcé.

— Si en effet, disait-il, j'avais attendu le mot "trois," il aurait pu m'en coûter la vie. . .

Quoi qu'il en fût, le baron avait succombé, et il n'avait fait qu'obéir à ses instructions, en fuyant, et en le laissant là où il était tombé.

Pourquoi, alors, l'esprit du mort viendrait-il le hanter ?

C'était une question à laquelle il ne put répondre d'une manière qui le satisfît, et pendant deux longues heures, il se promena sur la terrasse, s'attendant à voir, d'un moment à l'autre, le fantôme du baron, avec sa

figure pâle, telle qu'il l'avait vu dans le bois venir à lui et le poursuivre.

Il fut alarmé et jeté dans un état de véritable perturbation par de simples bruits provenant de causes toutes naturelles : mais il semblait qu'il fallait la présence d'Hélène, et minuit sonnait à l'horloge de la tour pour évoquer le spectre, dont il avait attendu l'apparition, avec une telle épouvante.

Quand mademoiselle de la Roseraie, suivant la direction indiquée par Rivolat, aperçut le fantôme qui s'avavançait, elle reconnut, en un instant, que c'était non un spectre, mais le duc de l'humanille, qui se promenait. Convaincue naturellement que sa présence en pareil lieu, et à pareille heure, en compagnie d'Ernest Rivolat, lui paraîtrait suspecte, elle s'était enfuie, laissant à celui-ci le soin de se tirer d'affaire le mieux qu'il pourrait.

Rivolat n'était pas encore remis de sa terreur quand le duc arriva près de lui, et s'arrêta, en laissant échapper une exclamation de surprise.

—Comment c'est vous, Rivolat ? dit-il. Que diable faites-vous ici ?

Rivolat poussa un soupir de soulagement. Il passa la main sur ses yeux, et puis se redressant, il essaya de rire.

—Le fait est, duc, répliqua-t-il, que j'ai l'habitude de veiller tard. Je ne puis dormir quand je me couche de bonne heure, de sorte j'ai allumé un cigare, et que je suis descendu pour tuer le temps, et...

—Et pour autre chose encore, suggéra le duc brusquement.

—Quoi donc ? demanda Rivolat d'un ton sec.

—J'ai vu un jupon qui vous quittait, répliqua le duc sur le même ton.

—Un jupon ! répéta Rivolat.

Il jeta les yeux le long de la terrasse, à droite et à gauche. Il y avait une espèce de vapeur dans l'air, et comme il le savait par sa propre expérience, il était presque impossible de distinguer quelqu'un même à une distance comparativement faible.

Il savait, en outre, que le duc avait la vue courte et il demeura convaincu qu'il n'avait pu reconnaître Hélène, en supposant même qu'il l'eût aperçue. D'ailleurs, elle était enveloppée dans un manteau, et sa tête était cachée dans un capuchon.

—Je suis sûr d'avoir vu là un jupon, poursuivit le duc.

—Allons donc ! répliqua Rivolat en riant, vos yeux vous ont trompé.

—Je ne crois pas, dit le duc avec assurance.

—C'est qu'alors vous avez un pouvoir que je ne possède pas, et que je ne désire pas posséder, répliqua son adversaire.

—Quel est-il ?

—Celui de voir des objets surnaturels. C'est sans doute l'esprit de la Tour-Blanche qui vous est apparu.

—Quelle plaisanterie ! s'écria le duc. Il n'y a assurément pas de sottise superstition attachée à cette maison.

—Si, certainement. N'avez-vous donc jamais entendu parler de l'esprit qui hante ces murs.

—Non, jamais, sur ma parole, répondit le duc, à moitié mystifié.

Rivolat se mit à rire et à déclamer, avec une solennité moqueuse des vers d'une ancienne ballade.

—Absurde ! s'écria le duc avec impatience.

—Vous n'y croyez pas ? demanda Rivolat.

—Non, répondit-il sur le même ton.

—Le fait est, duc, continua Rivolat, que vos yeux ont dû être trompés par un rideau

de vapeur ou une ombre produite par la lune : car je vous assure que j'étais bien seul ici, plongé dans de profondes réflexions, méditant sur mes péchés passés, me promettant de me réformer, de devenir plus sage, plus posé, et enfin de me marier.

Le duc toussa.

—Vous marier ! répéta-t-il.

—Me marier ! dit Rivolat.

Tous deux pensèrent, à ce moment, que ce serait une excellente chose que de faire connaître leurs intentions à la main d'Hélène, et d'écraser ainsi, une fois et pour toujours les prétentions de l'autre.

Il y eut un silence d'une minute. Ernest Rivolat tendit un cigare au duc.

—Je sais que vous fumez, duc, dit-il ; allumez cela. C'est un moyen d'empêcher l'air froid de vous entrer dans la gorge.

Le duc prit machinalement le cigare, l'alluma et tira deux ou trois bouffées de fumée qui l'enveloppèrent comme d'un nuage.

Puis, tandis que la vapeur s'élevait en spirales au-dessus de sa tête, il dit :

—Je crois que je vous connais assez, Rivolat, et que vous n'êtes pas homme à faire un mariage insignifiant. Il faut que vous ayez rencontré un excellent parti ? Moi aussi, j'ai pris une résolution : comme vous, je me suis décidé à faire une fin.

—Je m'étonne que ce ne soit pas fait depuis longtemps ! fit observer Rivolat, dont l'agitation augmentait à mesure qu'il approchait du moment de l'explosion. Sans doute, ajouta-t-il, votre choix s'est arrêté sur l'héritière de l'une des plus nobles familles de France.

—Non, répondit le duc en hésitant. J'aurais pu le faire, sans doute, mais je crois que je ferais mieux.

—Mieux, monsieur le duc ! s'écria Rivolat, avec un accent de réelle surprise.

—Au point de vue de mes intérêts personnels, bien entendu, répliqua le duc. Vous voyez, Rivolat, que mes propriétés sont, en partie, situées de ce côté,—de fait, qu'elles viennent toucher celle-ci. Si les terres de Romilly venaient s'ajouter aux miennes, je serais le plus grand propriétaire du pays. Je ne pourrais espérer rien de pareil en prenant une femme dans les grandes maisons dont vous parliez : et, vous le savez, comme addition à ces propriétés, j'aurais une femme jeune, élégante, et dont la naissance ne laisse rien à désirer.

—Dois-je comprendre, monsieur le duc, que c'est à ma cousine, mademoiselle Hélène de la Roseraie, que vous faites allusion ? dit Rivolat.

—Sans aucun doute, répondit le duc avec assurance.

Il sentit qu'il avait amené la question au point où elle ne pouvait manquer d'avoir une solution.

—Puis-je vous demander, sans indiscretion, si vous avez offert votre main à ma cousine ? demanda Rivolat en luttant contre l'excitation qui l'emportait.

—Non, non, pas exactement offert, pas encore, répondit le duc avec un certain embarras. Mais mon intention est de le faire aussitôt que l'occasion et les circonstances le permettront. Vous comprenez, Rivolat, que les morts qui ont eu lieu si récemment m'obligent à ne pas montrer une précipitation qu'on aurait le droit de regarder comme indécente.

Cependant, je crois pouvoir dire que mademoiselle de la Roseraie n'ignore pas mes intentions.

—Et elle les éprouve ? demanda Rivolat vivement.

—Je crois pouvoir vous répondre que j'en suis à peu près sûr, répliqua le duc.

Il y eut un moment de silence, et puis le duc ajouta :

—Avez-vous une opinion à exprimer là-dessus, Rivolat.

—Rien, à présent, répondit celui-ci froidement.

Puis il ajouta en frissonnant :

—Je me sens glacé jusqu'aux os, et je vais rentrer. Bonsoir, monsieur le duc.

Il s'éloigna d'un pas rapide, et le duc, le sourire sur les lèvres, le suivit des yeux.

—Je ferai la proposition demain matin, murmura-t-il.

Il suivit la direction que Rivolat avait prise, et entra dans la maison. Il trouva les domestiques qui l'attendaient, et il se rendit de suite dans son appartement.

Le valet de Rivolat avait obtenu pour son maître une autre chambre. Elle était située dans la même aile des bâtiments que celle qu'il avait refusée ; mais, quoiqu'elle fût moins confortable que celle du baron de Romilly, Rivolat avait lieu d'espérer qu'il y serait mieux à l'aise.

Il sentait qu'il lui aurait été impossible de dormir dans la chambre où était mort l'homme qu'il avait si lâchement assassiné.

Mais, sous un certain rapport, il ne gagna guère au changement, car il lui fut impossible de fermer les yeux. Il s'agitait sur son oreiller, au point d'en avoir la fièvre.

Ce qui s'était passé entre lui et le duc le tourmentait beaucoup. Il avait le pressentiment que l'intention d'Hélène était de le jeter par-dessus bord et d'épouser le duc. Si elle faisait cela, le crime dont il s'était rendu coupable, se trouvait, au point de vue de ses intérêts, avoir été commis en vain. Il grinça des dents et s'arracha les cheveux. Il était tellement encombré de dettes que la fortune seule de la Tour-Blanche pouvait le sauver et le remettre à flot. Il était partout entouré de harpies qui ne retenaient leurs griffes de vautour que dans l'espoir qu'il allait épouser une riche héritière. Le diable seul aurait pu dire de quoi il n'était pas menacé. Il inventa des projets sans nombre, dont il comprenait ensuite l'inanité. Il avait le cerveau en feu, les tempes lui battaient avec violence, et les heures succédèrent aux heures sans qu'il pût trouver un instant de sommeil. Le moindre bruit, le son de l'horloge de la Tour du château le faisaient tressaillir, et, à chaque minute, il croyait entendre une voix qui lui disait que l'heure du châtement était venue.

Enfin, accablé, épuisé, il s'endormit à l'heure où les autres se préparaient à se lever, et il était midi quand son valet Baptiste se hasarda à venir le tirer d'un cauchemar affreux.

Il se jeta à bas de son lit et se laissa habiller, comme s'il était sur le point d'être conduit à l'exécution.

Il descendit dans la salle à manger, où le déjeuner était servi. Hélène y était ; la duchesse douairière et son fils, le duc, y étaient ; M. Dorville et quelques autres personnes dont il ne s'inquiétait fort peu, y étaient aussi. Il alla prendre un siège, et observa que son entrée n'avait excitée aucune attention particulière, et que son visage hagard, —qu'il savait être très-pâle,—n'était l'objet d'aucune remarque.

Il vit, il est vrai, qu'Hélène le regarda plusieurs fois à la dérobée, tandis que le duc avait les yeux tournés d'un autre côté, et il crut remarquer que ses traits prenaient alors une expression d'intérêt.

Et cependant, elle avait l'œil brillant ; sa figure était radieuse, et il ressentit un coup au cœur en s'apercevant qu'elle jouait, comme sans en avoir conscience, avec une superbe bague qu'elle avait au doigt.

Le duc avait-il donc offert sa main, et avait-il été accepté ?

Il eut de violents bourdonnements dans les oreilles, et il crut voir la chambre danser autour de lui.

Il fit un effort désespéré pour garder son sang-froid, et ne pas succomber à la faiblesse dont il se sentait envahir.

Il regarda le duc : il vit qu'il avait sur les joues deux points rouges, que ses yeux bleus étincelaient, et que ses lèvres souriaient, comme s'il venait de remporter un triomphe.

C'est à peine s'il toucha aux mets qu'on lui servit : il répondit par monosyllabes à ceux qui lui parlèrent, il murmura contre Hélène et le duc surtout en voyant celui-ci quitter sa place, s'approcher de mademoiselle de la Roseraie et lui parler à l'oreille.

Il la vit lever la tête vers le duc et lui sourire.

Ce sourire lui causa une douleur si vive qu'il en gémit.

Alors il se leva et s'avança d'un pas ferme en apparence vers l'endroit où Hélène était assise, et où le duc se tenait debout près d'elle.

Le visage pâle comme la mort, et les lèvres livides, il dit à Hélène.

—J'ai à vous soumettre des affaires d'une nature très-sérieuse, Hélène,—des affaires qui ne souffrent pas de délai. Comme elles sont assez délicates, voulez-vous m'accorder quelques minutes en particulier, à l'heure qui vous conviendra le mieux ?

Rivolat ne se trompait pas en croyant remarquer que la couleur qui animait tout à l'heure ses joues s'évanouissaient à mesure qu'il parlait. Elle était aussi pâle que lui, quand, regardant à sa montre, elle dit :

—Je vous recevrai dans le cabinet de mon oncle, à deux heures, Ernest.

Il salua et sortit du salon.

A deux heures, il se présenta à la porte du cabinet, et Hélène, elle-même, le fit entrer.

Elle ferma la porte et prit les mêmes précautions pour empêcher toute surprise que quand elle avait eu là sa dernière entrevue avec Vargat,—elle barra la porte.

Elle respira longuement, joignit les mains et s'avança vers Rivolat.

Lui aussi avait la poitrine serrée. Il regarda son visage calme, avec des yeux étincelants, et murmura :

—Le duc de Flamanville a demandé votre main ?

—Oui, répondit-elle à voix basse.

—Et vous la lui avez donnée ?

—Oui.

Il fit un pas ou deux en chancelant, tomba sur un siège, se cacha la figure avec ses mains, et éclata en sanglots.

Hélène s'était préparée à tout, excepté à cela ; à des invectives, à des menaces, à des supplications, mais pas à des larmes.

Elle éprouva une émotion étrange en le voyant tomber ainsi sous le coup dont elle le frappait. Son cœur se réveilla ; la meuil-

leure partie de sa nature lutta pour reprendre le dessus, et une foule de réflexions lui traversèrent l'esprit. Elle songea à la cruauté avec laquelle elle traitait, lui qui s'était perdu pour elle, qui avait sacrifié tout, le ciel peut-être, pour l'enrichir, et qu'elle avait délaissé sans le moindre remords.

Il n'était pas trop tard. Elle s'avança vers lui et posa le doigt sur son épaule.

Si Rivolat avait été vrai et sincère, au lieu d'être un homme faux et égoïste, peut-être Hélène de la Roseraie ne serait-elle jamais devenue duchesse de Flamanville.

Mais non, il se redressa et la repoussa avec violence. Les poings fermés, et l'imprécation sur les lèvres, il lui adressa un torrent d'invectives.

Alors elle devint aussi froide qu'une pierre. Elle écouta tout ce qu'il dit, n'essaya pas de répondre avant qu'il se fut arrêté complètement épuisé, et elle dit d'une voix froide et mesurée :

—Tout est à jamais fini entre nous. Je dédaigne vos menaces et vos accusations. Je vous défie : je pourrais vous poursuivre jusqu'à la mort, vous ne pourriez seulement pas élever l'ombre du soupçon contre moi. Voulez-vous me forcer à vous dénoncer ;—j'ai un témoin qui vous a vu tirer le coup fatal. J'ai la lettre que vous m'avez écrite, et qui fut la cause de la mort de M. de Romilly. Désirez-vous que je la remette à la justice ? —Allez ! si vous vous étiez adressé à moi autrement, j'ignore si je n'aurais pas été tenté de défaire ce qui a été fait. Il est trop tard, et je poursuis ma course.

—Mais, dit Rivolat.

—Je ne vous étoufferai pas d'avantage, dit-elle en l'interrompant. Quoi ! n'aurais-je été délaignée, méprisée dans cette maison, et n'aurais-je supporté tant d'humiliations que pour que vous veniez, à votre tour, essayez de me mettre le talon sur le cou ? Non ! j'ai juré que je serais duchesse, et je le serai ! Vous ne me changerez pas à présent.

—Mon Dieu ! je serai ruiné,—perdu,—annihilé ! murmura-t-il en se prenant la tête avec ses mains et avec désespoir.

Elle le regarda, et une expression étrange passa sur ses traits. Était-ce de la pitié. Était-ce le résultat d'un autre sentiment ?

—Rivolat ! dit-elle avec moins de sévérité.

Il la regarda avec anxiété.

—Le passé ne peut être changé, dit-elle avec fermeté. Avec l'avenir, nous avons tous les deux une bataille à livrer. Dites-moi, et répondez-moi franchement,—la douleur que vous éprouvez en vous voyant repoussé par moi, n'est-elle pas occasionnée par la ruine qui en résulte des grandes espérances pécuniaires que vous aviez conçues ?

—Naturellement ! répondit-il avec vivacité.

(A continuer.)

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 21 MARS.  
Après-midi et soirée.

Le joli drame, joué pour la première fois à Montréal.

## THE FAST MAIL

Excellente compagnie, jolis décors, situations des plus excitantes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

MONEY MAD.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

### UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

**21,400 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

**CHOCOLAT  
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

# DYSPEPSINE

— LE —

**GRAND REMEDE AMERICAIN**

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

**GUERIT RADICALEMENT**

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliennes,*

— AINSI QUE —

**LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES**

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies. 50 cts. la Bouteille

**E. G. SIMARD, B. C. L.**

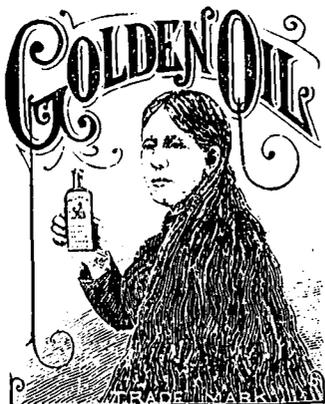
(DE SIMARD &amp; SIMARD)

**NOTAIRE PUBLIC**

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DOREE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

 Employée avec succès par les barbiers pour le *shampooing*.

 Prix **25 centimes** la bouteille.

En vente chez tous les pharmaciens.

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

**3,000 MORCEAUX de MUSIQUE**

QUE NOUS VENDONS

**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

 Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTE"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vernueil

MONTREAL, Poirier, Bessette &amp; Cie, 516 rue Craig.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**TREADWELL & TESCHNER**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

**ARISTIDE BELAIR,**  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**
**Magnifiques Feuilletons**
**A BON MARCHÉ**
**10 cts-chaque-10 cts**

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

 que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

**SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

**La Bibliothèque à Cinq Cents,**  
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette &amp; Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 37, boulevard St-Michel, Paris.—Specimen franco sur demande.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DE FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOUFFEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient leur rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

 INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
 107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

**No. 516 Rue Craig, Montreal**

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

## LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

 EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

<i>Circulars,</i>	<i>Livres,</i>
<i>Brochures,</i>	<i>Pamphlets,</i>
<i>Affiches,</i>	<i>Programmes,</i>
<i>Cartes de visite,</i>	<i>Cartes d'affaires,</i>
<i>Entêtes de comptes,</i>	<i>Pancartes,</i>
<i>Annonces d'encan,</i>	<i>Étiquettes,</i>
<i>Blancs de toutes sortes, etc., etc.</i>	

 Commandes Promptement Exécutées.  
 Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.